Françoise GANTER

Quelques souvenirs de

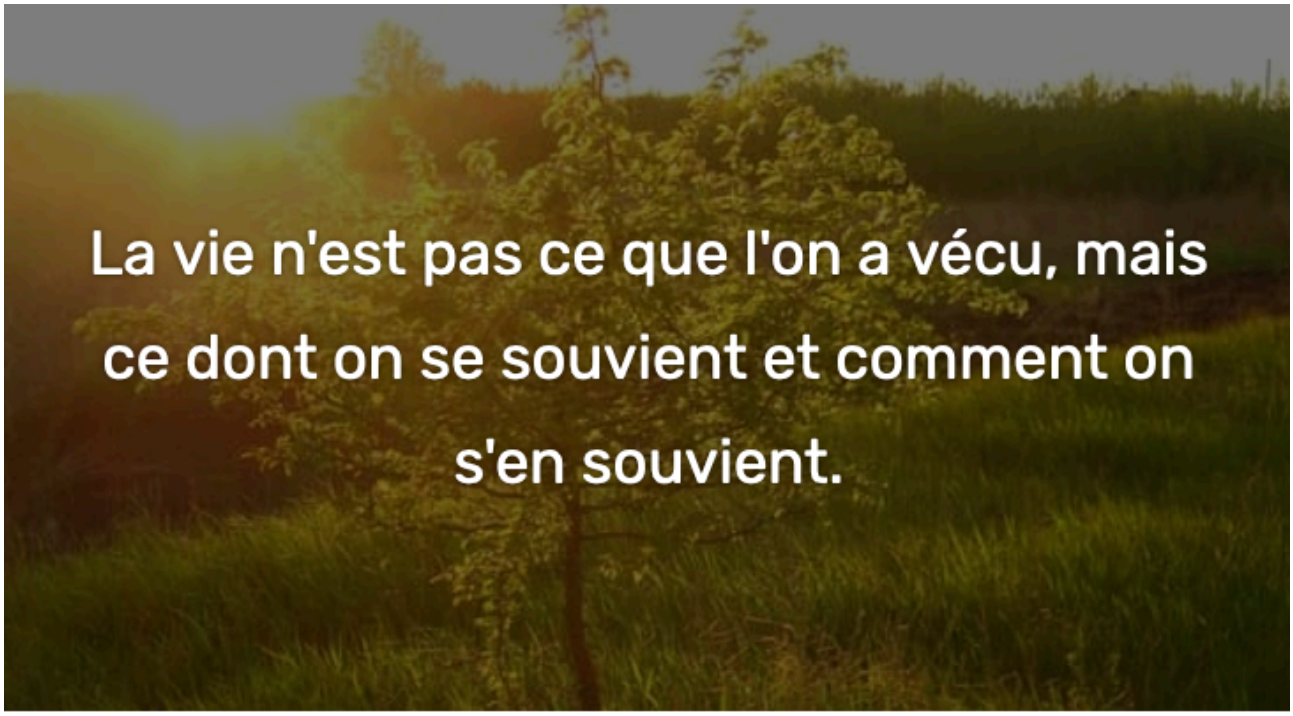
RICHWILLER

1954-1964









Gabriel García Márquez

Ce document ne peut être reproduit sans autorisation de l’auteure.

Sommaire

Pages:

1 Le centre du village vers 1960
5 Commerçants et artisans
7 Nos terrains de jeux
9 Parlons français!
11 Nos habits
13 A table!
19 Froid, sphinx et glissades
21 A l'église
25 Vous avez dit « propre »?
29 Couleurs d'école
31 Les cahiers
35 Nos lectures
37 Les moyens du bord
39 Qui veut un timbre?
41 Autour de Noël
45 Les Rois-Mages
47 Tous solidaires
49 Les soeurs gardes-malades
51 En colo
55 « Salade de fruits » (La kilbe)
57 Et si l'on chantait?
59 Rien à déclarer?
61 Le goût de la colle
63 Enfin 14 ans!
65 Autour de Pâques
69 Processions, chapelets et pèlerinages
73 Au jardin
75 Sortir de Richwiller
81 Conclusion et remerciements

Le centre du village vers 1960

Autant que je m'en souvienne, la commune était, dans les années 60, scindée en 3 parties bien distinctes : Il y avait le village, depuis le « petit pont » côté Pfastatt jusqu'à la rue de la forêt, puis la « colonie » jusqu'au pont de la gare et Amélie II, au-delà du pont.

La gare, alors de grande envergure, constituait l'extrême limite de nos promenades. Au-delà, Amélie II était terre inconnue.

Nous allions quelquefois avec des plus grands voir passer les trains remplis de sel et d'engrais.

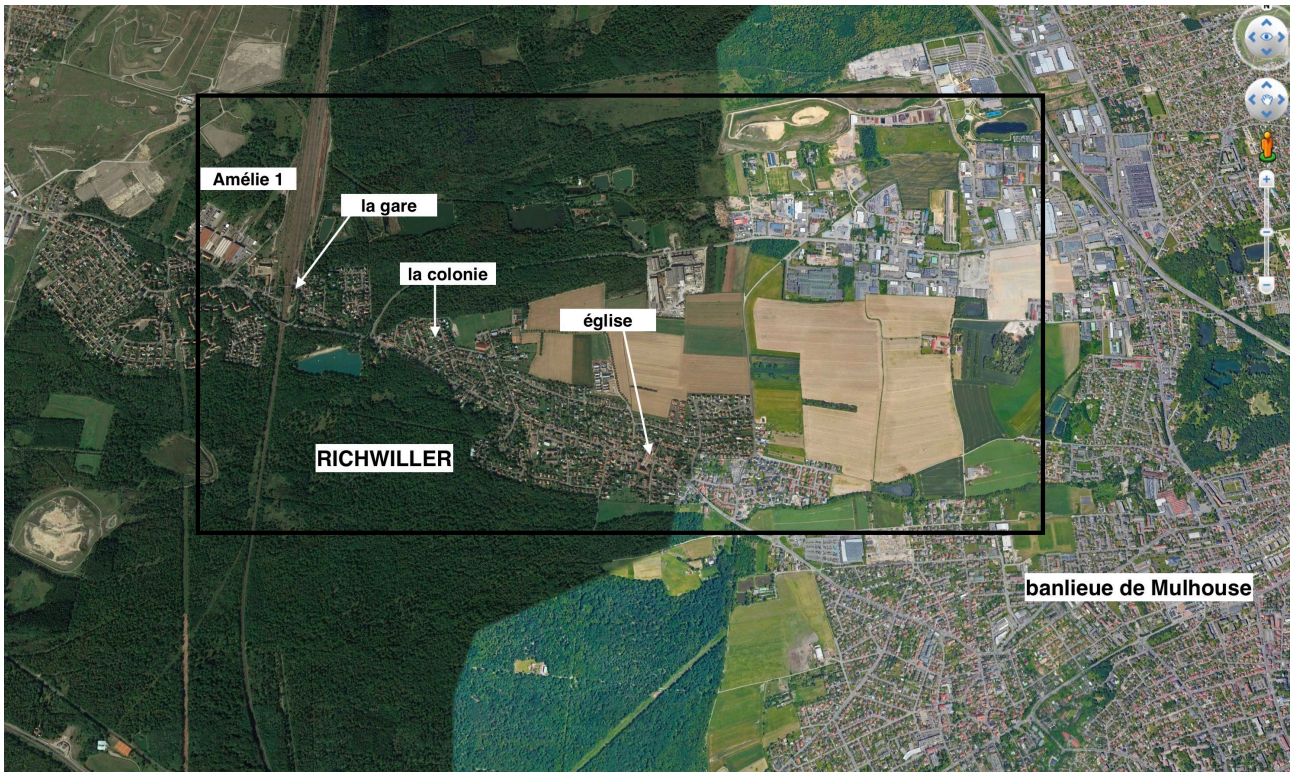
Inconscients du danger, nous placions des pièces de monnaie sur les rails puis attendions le passage du train pour les récupérer toutes aplaties.

A l'instar des cow-boys, Il nous arrivait de coller l'oreille sur un rail pour déceler la prochaine arrivée d'un train. Heureusement que notre « Ange Gardien » veillait !

La « colonie » abritait les maisons d'ouvriers et employés des mines. En général jumelées et confortables pour l'époque, elles avaient toutes un jardin.

Les enfants de la colonie et du centre ne se mêlaient guère. Je me souviens quand même des groupes d'écoliers arrivant en classe et repartant 4 fois par jour. La cantine n'existait pas.

Habitant près de l'église, il m'est plus facile de parler du centre.
Jusqu'à l'âge de 6 ans, mon horizon était très restreint.



Le bâtiment mairie-école

Avant 1959, le bâtiment abritait 5 classes, 2 logements de fonction, 3 bureaux de la mairie, 2 greniers, 2 mansardes et 2 caves.
En 1959, les CM1-CM2-FE garçons quittèrent leur salle de classe pour emménager dans un préfabriqué.
En 1962, après la construction de l'école des filles, le CP déménagea au 1er étage pour avoir enfin du soleil et les CM1-CM2-FE garçons prirent sa place au rez-de-chaussée.
L'ancienne classe de CM1-CM2-FE garçons alla servir à une toute première ébauche de « maison des jeunes ».(1)

Configuration jusqu'en 1959: (Merci à André et Vincent pour leur aide)







Logement de fonction

Logement de fonction

Bureaux de la mairie

Maternelle mixte

CP mixte

CE1-CE2 mixte

CM1_CM2_FE filles

CM1-CM2-FE garçons
Puis maison des jeunes

(1) Cette « **maison des jeunes** » avait pour directeur Mr Claude ABT. Les adolescents s'y réunissaient pour faire de la musique, écouter des disques, jouer aux jeux de société.
Mr André MEYER les initiait à la marqueterie.
Une équipe de volley avait été constituée et participait à des rencontres inter-MJC.
On pouvait même acheter des bouteilles de 25cl de lait chocolaté.

La mairie devint très vite trop petite. Les enseignants ayant quitté leur logement de fonction, elle put s'agrandir dès 1959. (Le reste du bâtiment ne cessera de recevoir des élèves qu'à la rentrée 1977 et l'ensemble du bâtiment fut réaménagé*.)

*Nota :
Lors du réaménagement des locaux, le maire qui suivait le chantier fit une chute à travers le plancher. On le transporta à l'hôpital où le diagnostic se révéla optimiste : Il était quitte pour de grosses contusions. Sa famille refusa de le ramener chez lui sans qu'il fût procédé à une radio de la cage thoracique. Bilan : 9 côtes cassées !



Sur la place de l'actuelle mairie se trouvait aussi le monument aux morts.
Chaque 11 novembre, une fille méritante, costumée en Alsacienne, récitait à cette occasion une poésie à la mémoire des soldats lors d'une grande et solennelle cérémonie.

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie (...) »

Vers 1955,Le prêtre de la paroisse habitait un presbytère aujourd'hui disparu.
Le curé Hannauer posait sa moto dans le couloir d'entrée de plan pied. La fenêtre étant très basse, nous entrions sans nous faire voir pour presser malicieusement la poire du klaxon... et filer avant qu'il ne nous attrape !
C'est la seule fois de ma vie où, dans ce jardin, j'assistais au « déshabillage » d'un lapin, accroché à un clou au tronc d'une arbre par le dit curé.
Sa gouvernante, Mademoiselle Antoinette, était une très gentille personne. Les gamins allaient la voir soi-disant pour lui dire bonjour, mais surtout dans le but de mendier un bout de sucre. Il arrivait même qu'un garnement saute par la fenêtre pour lui chiper le sucre convoité...



Le presbytère possédait dans mes souvenirs, un grand jardin planté de légumes et arbres fruitiers, mais surtout de fleurs pour les vases de l'église. Je vois encore les dahlias, les glaïeuls... Dans un coin du jardin poussaient des groseilliers à maquereau et ces hauts panaches de bouillon blanc dont les fleurs macérées étaient utilisées en cas de toux.

Le sol de ce triangle marie-église-presbytère était en terre battue, planté d'une rangée de tilleuls parallèle à l'école. Que de manifestations officielles ou religieuses ont eu lieu dans ce petit périmètre ! ...

Les commerçants et artisans

Dans les années 50 nous ne disions pas « Je vais faire des courses », mais « Je vais aux commissions ».

Mulhouse possédait depuis longtemps ses grands et beaux magasins comme le Globe aux fameux tapis roulants (que l'on prenait à l'envers en sautant des marches), mais nous n'y allions qu'exceptionnellement.

Les commerces de proximité bordaient la rue principale qui se déroulait en longueur : Nos petites jambes nous emmenaient de l'un à l'autre, le fameux filet à commissions dans une main et le « tzedala » dans l'autre. Nous ne dépassions pas l'actuelle poste.

Nous allions à la boulangerie (Harter ?) où nous achetions le « pain long » ou la miche. Quelquefois le dimanche, nous avions droit aux petits pains au lait.



Si nous avions quelques rares piécettes en poche, nous nous offrions un tout petit chewing-gum à 1 franc* qui renfermait un papier : Avec un peu de chance, nous allions en gagner un deuxième.

Ah, les malabars roses et les concours de bulles (qui finissaient par éclater sur nos nez,) ou bien ces coquillages à lécher jusqu'à se faire saigner la langue… Et pour moi, le meilleur en échange d'une grosse pièce de 5 francs* : le carambar !!! J

*Nota : les NF (Nouveaux francs) sont apparus en 1960.

Nous allions très volontiers à la boucherie Vogt où « Mariette » nous gratifiait d'un « Wurstala ». A l'épicerie Holztheyer, nous trouvions le nécessaire à la vie quotidienne.

Les conducteurs d'autos faisaient réparer leur voiture ou en achetaient au garage Hénin devant lequel trônaient des pompes à essence. Les châssis des voitures devaient être blacksonnées pour les protéger de la rouille due au sel de potasse déversé sur la chaussée par temps de neige et verglas.

Nous allions souvent faire réparer nos vélos chez celui que l'on appelait « Vélonard », qui avait bien du travail à recoller des rustines et redresser les fourches. Je me souviens que plus tard, à 14 ans, avoir suffisamment économisé pour m'acheter chez lui une bicyclette « moderne » bleue et gris métallisé, avec ses deux sacoches assorties. J'en étais très fière. (Vers 8 ans, j'avais appris à rouler sur un vieux vélo noir de ma tante, sur lequel je n'arrivais pas à m'assoir, la selle étant bien trop haute.)



Je revois vaguement Mr Mouillé le ferblantier dans son atelier et beaucoup plus nettement le plombier qui affirmait devant sa tuyauterie approximative que (phonétiquement) « *schén krumm esch o net wiascht* »

Nous avions un grand besoin de lait. Sa « conquête » était toute une aventure.

Il fallait le chercher chaque soir après la traite à la ferme Seiller où « Jacqueline », debout derrière un grand bidon de lait, remplissait nos cannettes à tour de rôle. La nôtre contenait 4 litres. C'était lourd.

En hiver, j'avais peur de m'y rendre car il fallait traverser le jardin sans lumière. Au printemps, j'avais tout aussi peur car des hannetons se décrochaient des arbres et venaient vous chatouiller les joues.

Cependant, les fermiers possédaient une des premières télés du village. Dans le hall de la ferme, une porte s'ouvrait sur une pièce à vivre. Là, nos regards étaient rivés sur le fameux poste, réglé pour les informations allemandes de 20 heures. Mais juste avant l'émission, un petit singe ou un cheval en dessin animé faisait quelques grimaces. Magique ! J'adorais ces 3 minutes de fantaisie et j'acceptais d'avoir peur en chemin rien que pour elles.

Tout près, il y avait « la coopé » où s'approvisionnait le bas du village. A l'étage, c'était le rendez-vous autour de Jean de quelques jeunes et leurs premières guitares électriques. Les tourne-disques déversaient en 1961 les morceaux que nos parents qualifiaient de « musiques de sauvages » les sons des groupes « the Spoutniks » « les chaussettes noires », etc… L'époque des « yé-yé » pointait son nez.

Ah, j'oubliais le coiffeur... Tous les garçons y passaient, chez « Figaro » (Mr Mura). Si la majorité des filles avaient les cheveux longs retenus par des rubans, celles qui les avaient « à la Jeanne d'Arc » se rendaient aussi chez lui pour dégager la nuque et raccourcir la frange.

Les dames se faisaient faire une « permanente » à Mulhouse ou Pfastatt. Vers 1960, les garçons utilisaient avec coquetterie du fixateur pour faire tenir une brosse qui ressemblait à un champ de clous.

Je me souviens aussi d'un marchand de glaces ambulant … et du marchand de tapis, le « mouchi-mouchi » qui arpentait en blouse bleue les rues, un lourd fardeau sur l'épaule.

Sans oublier la camionnette du chiffonnier qui hurlait sous les fenêtres (je ne sais pas comment l'écrire) :

« Àlt issa, loumpa, chocolat-pàpier
Alta màtràtza, àlles esch z'tier !!! »

J'oubliais : le tailleur, assis sur sa table, le menuisier, la couturière, ... Mais j'étais trop jeune pour avoir affaire à eux.

Par contre, je vois un vieux chanteur de rue….

Au village et à l'école : Nos terrains de jeux

Richwiller ? Imaginez un village tout en longueur. Avec quelques rues adjacentes bordées de prés.
Pratiquement chaque maison avait son jardin où la famille cultivait fruits et légumes.
Il n'y avait pas beaucoup de place pour s'ébattre. Il nous restait donc les extérieurs.

La forêt dite « de Lutterbach » toute proche était un de nos lieux de jeux favoris. De temps à autres, nous y rencontrions une biche.
Au retour de ces escapades, nous trouvions très amusant d'expulser des tiques de la peau et de les écraser entre deux ongles.
Nous y passions des jeudis entiers pour en revenir bien souvent « sales comme des cochons ».

L'heure était encore à la séparation dès que possible des garçons et des filles. A l'école, les enfants étaient séparés dès le CM1. L'éducation sexuelle était inexistante. Les parents n'en parlaient pas. Le sujet était tabou. Pour les enfants, La forêt constituait alors une excellente cachette pour jouer au docteur et découvrir la morphologie de l'autre sexe. Si les parents avaient su….

Les voitures se faisaient encore rares. Les gens circulaient surtout à vélo, à vespa, à solex, à mobylettes. Les autocars se voyaient de loin. On ne ressentait aucun danger à traîner dans les rues.

Un autre terrain de jeux se trouvait vers la gare (je ne sais plus où exactement) où un petit étang grouillait de têtards. Je crois qu'on disait des « procalamollis ». Prisonniers dans des boites de conserves, on les rapportait à la maison où, d'ailleurs, ils ne survivaient pas…

Il ne faut pas que j'oublie les crassiers, ces terrils des mines de potasse. Il était strictement défendu d'y grimper, ce qui ne nous empêchait pas d'y jouer à l'occasion les explorateurs.

Il y avait les interdits, il y avait les gamins ou gamines qui se faisaient prendre, il y avait quelques fessées…et nous recommencions. Mais il fallait être à l'heure pour les repas. Heureusement l'horloge de l'église se voyait de loin. Si les cloches commençaient à sonner l'Angélus, on allait se faire tirer les oreilles !

Les garçons bien sûr étaient bien plus libres de vadrouiller. Mais dans les familles nombreuses, les filles s'arrangeaient pour suivre leurs frères.

Les jeux pouvaient être cruels : les garçons accrochaient les hannetons par une patte à une ficelle et les faisaient tournoyer jusqu'à ce que la patte cède…. Ou bien plaçaient ces mêmes pauvres insectes dans une boite de fer blanc avec des billes de terre, qu'ils mettaient à chauffer sur un petit feu de fortune jusqu'à ce que les billes éclatent. Les hannetons étaient déchiquetés. Bien sûr, les parents n'en savaient rien.
Quand il pleuvait, on s'invitait les uns chez les autres pour jouer à la poupée, aux premiers légos (des briques rouges ou blanches achetées en Suisse), aux chalets Jeujura, au Méccano, Monopoly, petits jouets mécaniques à remonter…

Je me souviens que ma mère, avant de nous laisser sortir de la maison, nous plaçait sous la protection de l'Ange Gardien, figure ô combien importante et nécessaire à ses yeux. Il faut croire qu'il a tenu ses promesses, quoi que… Le pauvre ange était débordé dans le cas de certains jeux très dangereux : le déterrement d'obus de la guerre, encore nombreux dans les champs.



A l'école, la cour servait aux jeux des récréations : ballon, corde à sauter, attrape, billes, saute-moutons, élastique, chat perché, le fermier dans son pré, Marie assise sur une pierre, Jacques a dit, osselets, marelle etc… Les filles aimaient former une bande et chanter pendant toute la récréation « Qui-veut-jou-er-avec-nous ? ». Celles qui le désiraient s'accrochaient à la bande pour former de longs serpentins. Les maîtres et maitresses surveillaient en discutant, mais avaient l'œil pour déceler toute tentative de bagarre (entre garçons, évidemment)

Au CP, Madame Ganter utilisait beaucoup le jeu pour apprendre aux enfants à lire et compter. Elle découpait inlassablement des images de revues, qu'elle rangeait dans des pochettes de cordoual placées dans des boites à chaussures. Puis elle fabriquait des étiquettes que l'élève devait lire et relier aux images.
Elle était extrêmement inventive pour amener ses élèves à maîtriser les premiers rudiments de lecture et calcul. Elle avait fabriqué pour le calcul 2 gros dés rouge et vert à points blancs en cordoual bourré de chiffons, de la taille d'un ballon.

Le jeu prenait une grande place dans nos journées et nous avions à Richwiller la chance d'avoir de grands espaces extérieurs où nous pouvions courir librement.

Hopla, Parlons Français !!

Dans les années qui suivirent la guerre, disons en gros 1945-1960 il était du devoir des enseignants d'apprendre le « bon » français aux écoliers.

Les grands-parents des élèves, scolarisés à l'école allemande, comprenaient mal le français des « gens de l'intérieur ». Bien souvent les parents ne le maîtrisaient pas.

Le besoin de reconstruction et les mines de potasse avaient amené des familles venues d'Italie ou de Pologne qui apprirent l'alsacien avant le français.

Hélas, le dialecte était banni à la maison par souci d'obéissance aux directives.

Ma grand-mère de Mulhouse ne m'a cependant jamais parlé autrement qu'en alsacien. Je lui répondais en français. On arrivait à s'entendre. Bien sûr, les camarades m'avaient appris les gros mots !

Le facteur distribuait les journaux « l'Alsace » ou « Le Rhin français » une page sur deux rédigée en français et l'autre en allemand.

La messe du matin était en allemand.

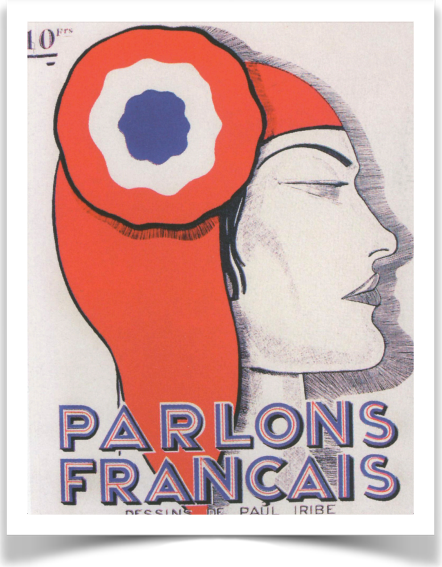
Français ? Allemand ? Dans le fond, la plupart des familles ne s'en souciait guère : on y parlait alsacien et puis c'était tout.

Pour obtenir un emploi, il était indispensable de parler l'alsacien pour se faire comprendre des personnes âgées.

Mais… Il était interdit d'utiliser le dialecte à l'école, ce qui n'était pas facile pour les enfants qui ne parlaient qu'alsacien chez eux.

Les enfants attendaient allègrement « sur le car » … en criant « tu viens avec ? », utilisaient « j'ose » pour dire « j'ai le droit » etc… ce qui était sévèrement corrigé par l'enseignant.

Et pourtant…



Ne parlant pas alsacien et expatriée loin de ma région natale, j'ai quand même emporté avec moi des mots comme « c'est du Mescht », boire un « Schluck », les « Bichalas », le « Schlüch », « ça spretz », les pantalons « hochwàsser », les « Würi-Würi » le « Mettwurst » « frach » « hopla geis », « Spretzkànnablach » et bien d'autres expressions tout à fait savoureuses. Sans doute la graphie en est-elle inexacte.

Dès qu'un écolier s'échauffait en cour de récréation, les gros mots lui venaient tout naturellement… en alsacien. Je n'ose pas les dire ici… Bien sûr, le garnement finissait sa récré au coin.

Voici une anecdote vraie dans un CP à Richwiller en 1955, (source : feue la maîtresse) :

1949 : Un inspecteur primaire francophone est annoncé : Il vient vérifier si la maîtresse remplit bien sa tâche.

Celle-ci a fait la leçon à ses élèves « *Vous ferez bien attention de ne pas dire un seul mot en alsacien !* »

L'inspecteur arrive, tout se passe bien, quand une petite fille lève le doigt au fond de la classe :

-Oui ? que veux-tu ?

Et la petite de crier bien fort « *Was well da Man do vorna ?* » (« que veut cet homme, là devant ? »)

La maîtresse lui rappelle sévèrement que seul le français est autorisé à l'école !

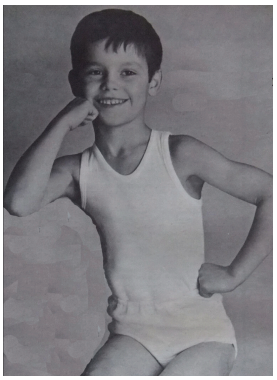
La leçon se poursuit sans problème, mais quelques minutes plus tard, la même petite qui sautille sur son banc relève son doigt.

-Que veux-tu encore à danser comme cela sur ton banc ? Fais attention, réponds en français !!

La fillette réfléchit, prend son élan et toute fière s'écrie « *Madame, je dois permettez-moi de sortir faire !* »

Aujourd'hui, le dialecte est en grande perte de vitesse et c'est bien dommage. On n'avait pas compris qu'un petit enfant pouvait parfaitement être polyglotte. Quelques projets sont en cours pour apprendre l'alsacien à l'école. Affaire à suivre...

Nos habits



Vous avez sans doute des photos de votre enfance et votre adolescence qui vous font bien rire quand vous détaillez vos vêtements!

Si je me souviens bien,

Les sous-vêtements des enfants étaient de coton à bouillir, taillés bien haut et tenus par des élastiques qui bâillaient souvent…

Pour les filles en hiver, une sur-culotte en laine tricotée. Une horreur. 😠



Les hommes portaient en été le « Marcel » avec un slip kangourou.
En hiver, un caleçon long. Chaud, mais pas très élégant! 😄



Les jeunes filles et les femmes étaient comprimées dans un corset ou une gaine, avec des jarretelles tenant des bas.😕



Quant aux bébés, des langes… Et beaucoup de lessives pour la mère de famille!



Anecdote: En 1964 j'ai porté mon premier « collant ». Au lycée, nous avions toutes dans notre trousse un tube de colle « Uhu » pour éviter que les mailles filées ne remontent trop loin…🤫

Mais revenons aux années 50-60.

Les mamans et grand-mères tricotaient beaucoup: layette, chaussettes, gilets, « zepfelcàpa » petites robes… Certains foyers possédaient même une machine à tricoter.





Les filles devaient savoir tricoter! Elles habillaient leur poupon , leur nounours et confectionnaient un cache-nez au point « mousse ».

Anecdote: vers l'âge de 10-12 ans, et n'ayant aucun goût pour le tricot, ma mère avait plié un petit petit papier-mystère et l'avait enroulé dans une grosse pelote de laine. Il m'a fallu tricoter toute la pelote avant de découvrir enfin que j'avais droit à cinq livres -bien mérités- de la « bibliothèque verte ». Si Maman tricotait à merveille je n'ai jamais su le faire correctement…



Le crochet était aussi incontournable.
Les fillettes s'exerçaient d'abord au tricotin, puis confectionnaient des petits carrés assemblés en couvertures.
On plaçait dans les voitures une poupée à la robe crochetée, bien étalée sur la plage arrière.



Les vêtements du dessus ont beaucoup changé eux aussi…

Une photo de 1954 prise dans le jardin du presbytère de Richwiller sera bien plus parlante:
Barboteuse pour les petits garçons, robe et tablier à volants pour les fillettes.
(Remarquons au passage l'indispensable charrette qui servait à tout)
Sans parler des manteaux.
Ni anoraks, ni fermetures-éclair…



Vous devez sans doute avoir des photos de famille, des photos de classe qui amuseront bien la jeunesse d'aujourd'hui' !!



A table !!



Voyons... Quels souvenirs me reste-t-il des repas ?

Au petit-déjeuner, l'incontournable bol d'Ovomaltine ou Tonimalt avec des tartines de confiture. Celle-ci était faite à partir des fruits du jardin : quetsches, mirabelles, coings, groseilles, fraises, poires...



Passons aux repas :
Le règlement était immuable :
Tout d'abord, être à l'heure. Ensuite, pas question de venir à table sans s'être lavé les mains.

Puis venait la prière chantée debout :

🎶 « Bénissez-nous Seigneur
Bénissez ce repas, ceux qui l'ont préparé
Et procurez du pain à ceux qui n'en ont pas
Ainsi soit-il. »🎵

Tous bien assis, il fallait mettre la serviette. A chacun sa pochette de couleur différente.
Maman nous servait la soupe, avec interdiction de parler tant que la soupe n'était pas avalée.
Papa marquait le dos du « pain long » d'une croix puis coupait une tranche de pain pour chacun. Le pain était reposé à l'endroit sur la table en formica.

Mais que mangions-nous dans les années 50-60 ?



En priorité les fruits et légumes des jardins.

Les grandes tartes aux pommes ou quetsches couvertes de « papala » et cannelle étaient une vraie institution et complétaient souvent une grosse soupe de légumes pour le repas du soir.

Les bocaux de fruits stérilisés dans une grande lessiveuse accompagnaient les « griasspflutas » sucrées.

Ma grand-Maman nous faisait du « Griasspapala » pour notre plus grand bonheur.



Les pâtes étaient consommées en gratins, soupe de vermicelles ou petites lettres que nous poussions au bord de l'assiette pour tenter de former des mots.

Les pâtes que nous appelions « coquilles-malades » étaient réservées aux temps de grippe.

-

Comme viandes, le rôti de bœuf braisé accompagné de purée, petits pois et carottes coupées en petits cubes constituait le repas dominical.



Le lapin aux nouilles nous régalait aux grandes fêtes.

La cuisson au barbecue n'existait pas.



Nous achetions chez Mariette de la saucisse blanche, du jambon roulé, des rognons, du boudin, ou de quoi faire un rôti de porc dans une cocotte de fonte avec de temps à autres des frites à l'huile ou à la Végétaline.



Les salade vertes, salades de tomates, était assaisonnée au vinaigre « Melfort ». Nous ne connaissions pas l'huile d'olives.

Il fallait obligatoirement que l'un de nous hache le persil frisé ou la ciboulette du jardin avec un oignon.



Autre repas de fête : une bonne choucroute avec Wiennerlas (viennoises) Schiffala (épaule de porc fumée), lard et saucisses de Montbéliard.

A l'occasion, nous nous régalions d'une salade de gruyère, de deckwurscht (saucisse de viande) ou salades de pommes de terre avec des oignons et de gros cornichons coupés en rondelles.



La pomme de terre prenait une grande place dans les repas.

Comme poisson, à part les steaks de thon et les sardines en boites, je ne me souviens plus. Nous n'avions pas de pêcheurs dans la famille pour nous en fournir. (Je n'ai pu apprécier la carpe-frites que bien plus tard)

Question fromage, nous connaissions le gruyère, les petits fromages en portions (achetés en Suisse) et, -malheureusement pour moi-, le munster. J'en avais horreur... Un de mes frères me poursuivait, un morceau de munster au bout d'une fourchette...



Je me souviens vaguement que le boulanger acceptait de cuire des betteraves dans son four.

La cave, enterrée ou semi-enterrée, était précieuse pour les familles en hiver. Là, sur des étagères de bois trônaient les bocaux de fruits stérilisés bien alignés et les confitures.



A côté d'une réserve de briquettes, une caisse à pommes de terre.



Au milieu de la cave, des jarres en grès de Betschdorf remplies d'œufs conservés dans du silicate. Je n'aimais pas chercher ces œufs dans ce produit gélifié au toucher froid.

Parlons du goûter : Deux tranches de pain avec trois carreaux de chocolat. Quand celui-ci manquait, deux bouts de sucre. Quelquefois des tranches de pain d'épices.



Quant à la boisson : de l'eau plate ou minérale pour les enfants, un peu de vin pour les parents.

Aux grandes occasions, du sirop avec de la limonade !

J'avoue quand même que sur notre insistance, mes parents acceptaient de temps à autres que l'on soupe d'un délicieux « chocolat-tartines » avec si possible du Mettwurst...Miam !



Le temps n'était pas toujours à la diététique.



L'alimentation et la préparation des repas changèrent dans les années 60 avec les premiers « Frigidaire », les ustensiles de cuisine électriques, les cuisinières à gaz.

N'oublions pas l'implantation du premier supermarché « Suma » de Bourtzwiller où nous commençâmes à découvrir de nouveaux produits.
C'était très amusant de pouvoir se servir dans les rayons, de pousser les caddies,



tellement différent de l'épicier Holtzheyer derrière son comptoir !

Froid, sphinx et glissades



Le froid était souvent intense et Richwiller bien enneigé en hiver. Nous n'étions pas vêtus de ces anoraks chauds et imperméables d'aujourd'hui.

Le pantalon ? Les garçons n'en portaient qu'après 14 ans et les filles n'avaient le droit d'en enfiler (sous leur robe !) qu'en période de très basse température. Autant dire que les genoux nus étaient rouges !

Suprême torture, les mamans faisaient porter à leurs filles des culottes de laine tricotée qui grattaient, grattaient...

Nous n'avions guère de gants. Un bonnet, un cache-nez, un manteau de laine qui se mouillaient vite et laissaient passer le froid. Les chaussures prenaient l'eau. Tous les nez coulaient. On entendait les reniflements des élèves. Les mouchoirs -quand on en avait- étaient trempés.

Les élèves de maternelle apportaient des pantoufles à l'école pour avoir les pieds un peu au chaud.

En classe, un très gros poêle entouré d'une grille métallique de sécurité était allumé à 7 heures avant la venue des élèves, et alimenté par l'enseignant avec des bûches rangées dans un cageot.

Je me souviens de Monsieur Walch qui s'était brûlé quelques cheveux en ouvrant ce poêle.

A huit heures du matin, il arrivait que les doubles fenêtres soient couvertes à l'extérieur de glace qui formait de superbes palmes, fondant peu à peu.

Dans la cour, nous attendions impatiemment des séances de gymnastique très particulières :

La neige couvrait le sol en terre battu, suffisante pour rouler de grosses boules. Les grands de fin d'étude de Monsieur Ganter les empilaient pour former une masse plus haute qu'eux. De là devait naître un sphinx qui me semblait énorme.

Les garçons en rang prenaient leur élan pour sauter sur le dos de cette statue …ou tomber à côté !



Un peu plus loin, fabrication d'une glissade : chaque soir, des élèves habitant près de l'école, étaient chargés de mouiller un long ruban de quelques mètres qui gelait pendant la nuit.

Pendant la récréation, et uniquement sous l'œil sévère des maîtres ou maîtresses, les élèves en rang s'élançaient les uns après les autres pour glisser avec bonheur sur cette patinoire de fortune. Un excellent souvenir.

Les batailles de boules de neige étaient interdites, sauf organisées par les maîtres. Bien sûr, on désobéissait quelques fois et pan ! Une boule sur le nez du copain ! ..... Et hop, l'élève était puni !

Je me souviens qu'au CE1 j'étais d'être partie avec Monsieur Hebinger et tous mes camarades de classe à pied jusqu'au pont de la gare. Presque 2km pour nos petites jambes. Nous traînions derrière nous nos vieilles luges en bois sur les trottoirs enneigés. Juste avant le pont, sur la droite, il y a une route inclinée. Couché sur une grande luge, le maître avait descendu, remonté, redescendu cette pente, suivi de ses élèves, comme une canne suivie de ses canetons. Encore un excellent souvenir, aujourd'hui impossible à réaliser.

Les élèves manquaient, régulièrement, grippés. Sœur François et Sœur Maximilienne (les « chères-sœurs » garde-malades du village) avaient fort à faire. L'une, sévère, nous badigeonnait la gorge avec du « collubleu » amer, l'autre, douce, avec du « collusulfamide » rouge. Au pire, il fallait faire venir le médecin de Pfastatt, mais cela coûtait cher aux familles.

Le bois pour l'hiver arrivait en bûches déversées dans la cour d'école pendant l'été. Des montagnes ! A la rentrée, les élèves formaient une chaîne pour monter ce bois jusqu'au grenier de l'école. C'est qu'il en fallait pour chauffer les 5 salles de classe qui se trouvaient dans l'actuelle mairie.

Il faut croire que ce froid m'a marquée car de toute ma scolarité à l'école primaire, je ne me souviens que de cette seule récitation apprise au CE1 :



« Le ciel est bleu la terre est blanche
Le givre pend à chaque branche
Aussi loin que l'on porte les yeux
On ne voit que neige et que glace.
Le vent souffle et cingle la face
Des petits écoliers joyeux. »

A l’église

Petits, nous passions beaucoup de temps à l’église. Les messes, les vêpres...
Nous ne comprenions ni le latin ni l’allemand encore utilisé dans les petites messes du matin.

Nous baragouinions comme nous pouvions...
Le « bitt für uns » des litanies devenaient irrespectueusement pour les garçons coquins des « bibala bruns » et les « Ave, ave, ave Maria » se transformaient en « Kàffee, kàffee Kàffee un’ chocolat » (Ne racontez pas cela à vos petits-enfants !!)
Même si ce n’était pas bien méchant, la punition aurait été dure si le curé avait entendu les garnements…



Pour le reste, nous chantions par cœur les « Kyrie, Gloria, Sanctus, Agnus Dei », même si nous ne savions absolument pas ce que ces mots pouvaient signifier. Mais nous mettions tout notre cœur.
Sur les bancs, on trouvait des petits recueils de cantiques. Je me souviens de l’un d’eux qui revenait souvent : le N°212. Mais je ne me souviens plus du titre !

Voyons... On chantait « chantons Joseph, louons ses vertus(...) », « Tu es mon berger Ô Seigneur », « Je crois en toi mon Dieu (...) « Ô Vierge Marie, mère du Très-Haut (...) ». Ces airs trottent encore dans ma mémoire et peut-être dans la vôtre ?



Comme partout, Les villageois (surtout les femmes) allaient encore régulièrement à l'église (en habits du dimanche, et les femmes chapeautées).

Le curé nous tournait le dos pour dire la messe. Une rangée de balustres formait une barrière entre le chœur et les fidèles.

Dans les bancs, les femmes seules se plaçaient à gauche, les hommes et les couples à droite, les enfants devant les soeurs garde-malades.

Le prêtre clamait son sermon du haut de la chaire pendant que nous autres fillettes échangions les images distribuées par les plus grands à l'occasion de leur communion solennelle. C'était à qui en aurait le plus et les plus belles !

Si Sœur Maximilienne grondait gentiment les fillettes, Sœur François n'avait pas son pareil pour donner un petit coup sur la tête des garçons turbulents avec son poing fermé. (Un « pecker »)

Je n'aimais pas la lecture des épîtres -pour moi obscurs-, mais j'attendais les évangiles car ils racontaient une histoire.



Il fallait respecter un jeûne de trois heures avant de pouvoir communier, agenouillés sur « le banc de communion » et ne surtout pas toucher l'hostie !! (Quand elle restait collée au palais, c'était compliqué)

J'oubliais ! La confession régulière.... Pour plus de simplicité, je m'accusais de tous les péchés possibles et imaginables de peur d'en oublier un, sauf « j'ai juré » car le juron n'était pas admis à la maison.

Le curé nous infligeait chaque fois la même punition : Trois « Notre Père » et trois « je vous salue Marie ».

Une anecdote :

A l'âge de 7 ans, j'étais au lit, grippée, pendant la semaine précédant ma communion privée. Le curé vint donc à la maison pour ma première confession. J'étais angoissée : j'allais devoir lui avouer les yeux dans les yeux ces montagnes de péchés dont j'étais sûrement coupable.
Je ne me souviens plus, mais je pense avoir été pardonnée.

J'ai eu le privilège de monter quelques fois à l'orgue au milieu de la chorale. Derrière le buffet, se trouvait le mécanisme. Je me souviens vaguement avoir vu 2 jeunes hommes debout sur des soufflets.





Nous aimions particulièrement les baptêmes et pour cause : à la sortie de l'église, les cloches sonnaient et le parrain jetait à la volée des dragées et « mahlbolla » » de couleur.

Il fallait faire vite pour les ramasser parterre !! On a dû en manger de la poussière...



Vous avez dit « propre »?



Dans les années 50, Si une seule partie du corps devait être propre c'était les mains qu'il fallait montrer dessus-dessous à l'enseignant avant d'entrer en classe ou aux parents avant de se mettre à table.

Chose curieuse car aujourd'hui, à l'heure où un nombre incalculable de produits d'hygiène est proposé dans les supermarchés, les enfants oublient ce geste primordial: se laver les mains.



Apparition du Covid: geste rappelé par l'Agence Régionale de Santé

Où et comment se lavait-on?



Journellement, à la cuisine. Assis sur la caisse à bois entre l'évier et la cuisinière, nous étions débarbouillés au gant puis mis en pyjama. Une fois par semaine, debout dans une cuvette, avec l'eau chaude d'une bouilloire installée à demeure sur un coin de la cuisinière.

Je me souviens aussi avoir pris des bains dans des cuveaux de béton bâtis à la cave dans une pièce qui servait de laverie. L'eau était tirée d'un gros chauffe-eau à bois avec un seau fixé au bout d'un manche. (Schepfer?)

A noter: l'eau courante est arrivée tôt à Richwiller contrairement à bien d'autres communes.

En été, au jardin, les bacs en zinc destinés aux légumes d'hiver étaient nettoyés et servaient de petites piscines de fortune. Un bon coup au tuyau d'arrosage pouvait constituer un « prélavage » avant de rentrer à la maison.

Je ne suis pas sûre que les baignades des gamins dans le « Trackloch » ou le « Pàckerloch » au Seeboden constituaient une façon hygiénique de se laver!!

Pourtant, nous remarquions curieusement que ces eaux de gravières accéléraient la cicatrisation des petits bobos.



Vers 1960, on commença à aménager une salle de bains dans les maisons anciennes ou à prévoir une salle de bains -avec baignoire et bidet- dans les maisons nouvellement construites. La douche n'était pas à l'honneur.

Enfin nous commencions à être vraiment propres! Quoi que… Qui n'a pas fait couler l'eau, mouillé son gant et humecté sa serviette pour faire croire aux parents qu'il se lavait?



… A l'école, avoir des poux étaient chose honteuse et pourtant assez courante.

Chaque famille avait son peigne pour déloger au besoin les lentes.



Les élèves se passaient régulièrement ces indésirables locataires.

Infectés, les garçons avaient droit à la tondeuse et les filles à la « Marie Rose »

Pas de déodorants sous les bras.

Le brossage régulier des dents était plus ou moins respecté. Les caries nous conduisaient sous la fraise du dentiste de Pfastatt. Douloureux souvenirs…



Puisque l'on parle hygiène, parlons « WC »:



Cabinets extérieurs ou en entresols, ils n'eurent que progressivement une place dans les logements.
A l'école, les cabinets turcs étaient bâtis dans la cour:
Un abri pour les filles, l'autre pour les garçons qui, évidemment, essayaient de lorgner par-dessus les portes du côté filles. Celles-ci s'exclamaient invariablement bien fort avant d'entrer : « Qui me tient la porte? »

Un camion venait régulièrement pomper les fosses pour en déverser le contenu dans les champs. On sentait l'opération de loin… A cette occasion, les enfants du quartier essaient de récupérer les ballons tombés dans les trous des cabinets.

Après la propreté du corps, celle des maisons:



En hiver, les tapis étaient étalés sur une surface enneigée. Avec quelques bons coups de « tàpiklopfer », les saletés gelées et solidifiées se décrochaient. Le froid éliminait aussi les bactéries.



Sous l'évier, La « Javel », le savon, la poudre à récurer. Un seau, une serpillière, un « Flaschaputzer ». Dans le placard, un balai, une balayette, des chiffons et un « blocker » pour faire briller les linos cirés.

Le premier aspirateur arriva vers 1960 à la maison.





Question entretien des vêtements, Il faut noter l'arrivée progressive des machines à laver et des tissus synthétiques lavables qui ont permis de changer plus souvent d'habits.

Les draps blancs, les sous-vêtements, les serviettes, les mouchoirs étaient bouillis pour tuer les microbes.

Le repassage prenait beaucoup de temps. Le fer aseptisait les tissus de coton, en particulier les couches des bébés.

Sur cette photo de publicité, notre première machine à laver Sauter. Elle me semblait énorme. Notez la grande pince en bois pour passer le linge bouillant d'un cylindre à l'autre.

1959



<u>Une anecdote pour clore ce chapitre:</u>

Alors que X et moi-même préparions un voyage pour l'Afrique, il a fallu nous faire vacciner contre l'hépatite.
Le médecin demanda à X:
-Quelle est votre année de naissance ?
-1943
-En pleine guerre… On ne se lavait guère. Vous devez être immunisé.
Puis il se tourna vers moi.
-et vous ?
-1950
-Ah! On commençait à appliquer des notions d'hygiène. Vous deviez être plus propre et n'êtes sûrement pas immunisée…

Les test sont faits: Le médecin avait raison !!! … Et j'ai eu droit au vaccin…

Serions-nous devenus trop propres?
Il est indiscutable que l'hygiène a évolué dans le bons sens et éradiqué des maladies. Mais…



Couleurs d'école

Après la guerre, la couleur s'invita peu à peu à l'école. Rien à voir pourtant avec les classes d'aujourd'hui, claires, lumineuses et décorées de dessins au feutres « flashy », de découpages, collages etc…

Les murs des classes étaient encore ternes, le plancher de bois sombre, l'éclairage peu satisfaisant. Les enseignants portaient une blouse ou tablier de couleur neutre.

Nos vêtements de coton, drap ou laine n'étaient guère colorés.

La couleur s'invita d'abord dans les petites classes avec les fleurs de saison apportées par les enfants « pour faire plaisir à la maîtresse ».



Puis dans nos cartables de cuir noir ou marron:



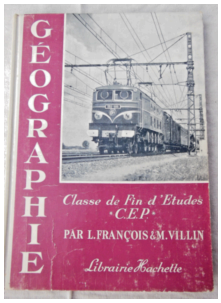


Fixée au mur, une grande image en couleurs dans un cadre de bois était régulièrement changée suivant les besoins : histoire, leçon de choses… Une semaine les châteaux-forts, la semaine suivante le corps humain ou les travaux des champs. Nous aimions beaucoup ces tableaux qui égayaient la salle de classe.



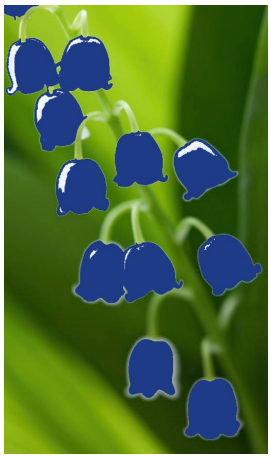


Les décorations étaient sobres et bien alignées sur les murs, témoins d'une certaine sévérité jugée nécessaire aux apprentissages. A part dans les petites classes, les enseignants n'accrochaient pas les dessins d'élèves aux murs.



Les livres des « grands » n'avaient que peu d'illustrations en couleur.

Une teinte était pourtant bien présente: **le bleu!**



Une anecdote:

Au mois de mai, nous allions cueillir le muguet dans la forêt de Lutterbach où il poussait en généreuses touffes. Nous en gardions quelques brins à la maison dans un verre d'eau pour les apporter en douce à l'école.

Là, en essayant de ne pas être vus, nous placions les tiges fleuries dans l'encrier de porcelaine : Miracle, les clochettes blanches devenaient peu à peu **bleues**. C'était magique… Jusqu'au moment où la maîtresse, nous voyant faire, prenait sa règle sur son bureau… Aïe sur les doigts, et les clochettes à la poubelle !





Les mains tachées étaient lavées dans le lavabo en demi-lune du couloir, lavabo fixé sur un panneau en acier émaillé. Le vieux récipient était abimé et ses rayures buvaient l'encre.

Bleue l'encre, **bleus** les doigts, **bleu** le lavabo et **bleues** les tables qu'il fallait en fin d'année frotter à la paille de fer et cirer. Mais le bleu était tenace.
(Les tables devaient perdre quelques millimètres avec chaque génération!)

En début d'année, nos maîtresses et maîtres nous distribuaient des buvards roses pour chaque type de cahier. (Ah, les chanceux qui possédaient des buvards blancs publicitaires illustrés!) Roses ou blancs, ils finissaient de toutes façons tous troués et tachés.



Jaune, **vert**, **rouge**, **bleu**, chaque cahier avait son protège-cahier de couleur différente suivant sa fonction : cahier du jour, cahier d'écriture, de calcul, etc… Vive la couleur!



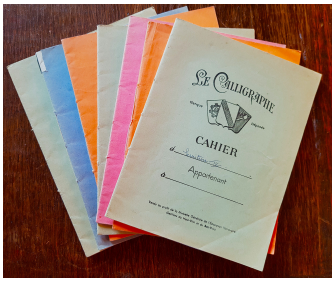
Une anecdote:

En 1958, Mme Ganter perdit son père. Elle aurait dû s'habiller de noir. Ne pouvant se résoudre à imposer à ses CP cette triste couleur, elle opta pour un tablier à damiers noirs et blancs pendant quelques semaines, puis passa au mauve et enfin reprit rapidement ses tabliers de couleur.

Au fil des ans, la couleur s'imposa, ainsi que la fantaisie sur les murs des classes. Après 1960, on sortit résolument de la morosité.

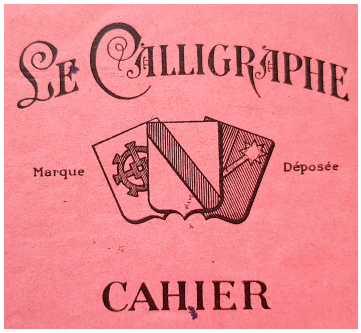
Nota: N'oublions pas le **rouge** réservé aux enseignants pour noter nos travaux.

Les cahiers



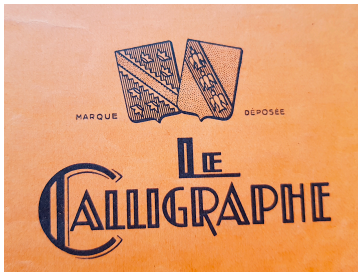
Surprise dans un carton déniché au grenier ! Sept cahiers d'école de CP (chez Mme Ganter) et CE2 (chez Mr Walch).

Examinons d'abord les couvertures.
3 modèles:



« Le Calligraphe » est une marque déposée de « Clairefontaine-Rhodia » groupe toujours existant.

Ces cahiers ont sans doute été fabriqués à Illzach.
Remarquons à gauche les armoiries de Mulhouse, au centre Strasbourg, à droite Colmar.



Sur celui-ci, la graphie est différente.
Armoiries de l'Alsace et de la Lorraine.

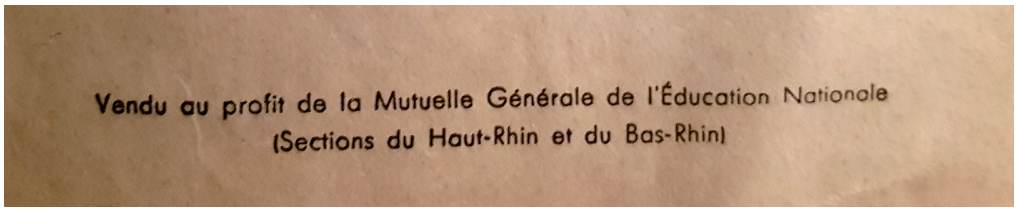


Autre couverture intéressante:
Le cahier « Salvator »
Au dos nous lisons l'adresse de la librairie: «porte du miroir à Mulhouse». Vous l'avez peut-être connue.



Au rez-de-chaussée, la librairie Salvator

Au dos d'un cahier « Le Calligraphe » de 1957, une inscription:





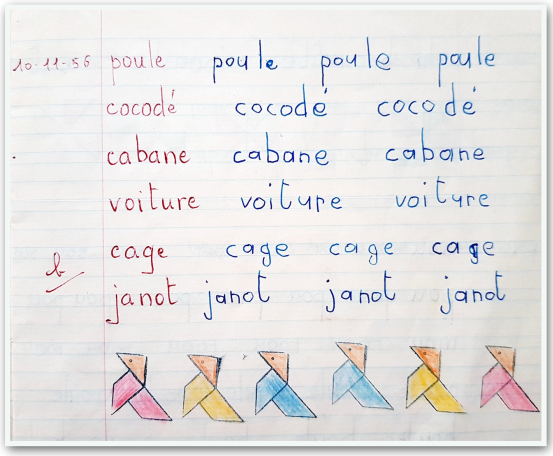




Ouvrons maintenant les cahiers de CP dédiés à l'écriture.

Rappelons que nous écrivions la plume trempée dans un encrier de porcelaine.

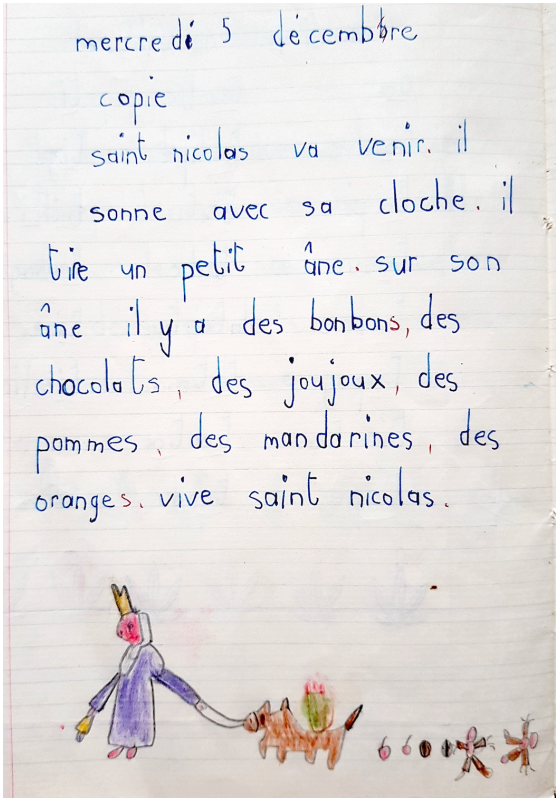
Ce n'était pas évident… 😛



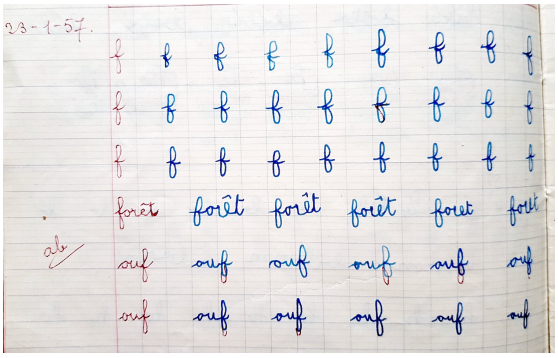
<u>Première écriture en script.</u>

Dans chaque cahier, la maîtresse préparait la veille chez elle les modèles et les tampons.

Une frise terminait les exercices.



<u>Les copies de textes</u> écrits au tableau étaient vite abordées.



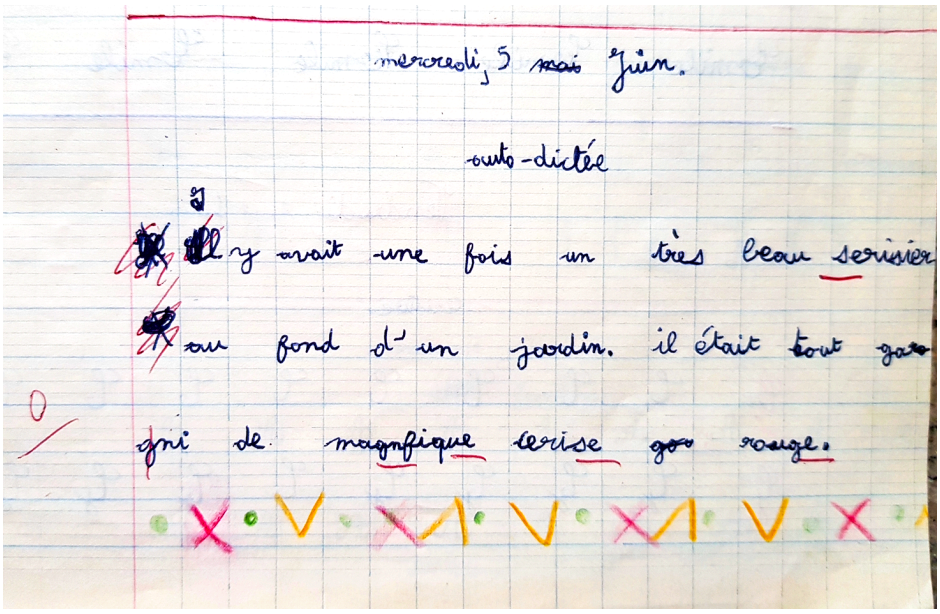
Puis on passait à <u>l'écriture dite « anglaise » ou « attachée »</u>

Et voici qu'arrivaient <u>les fameuses dictées</u> tant redoutées,



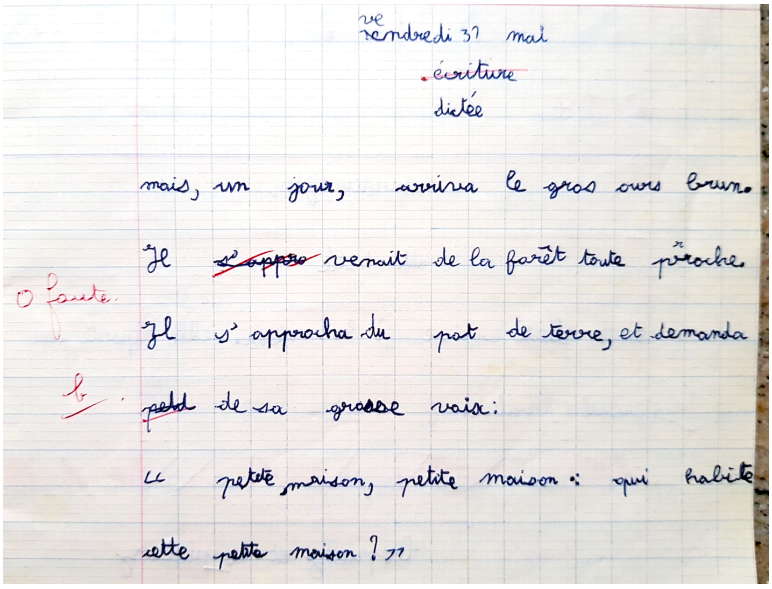


Réussies…… ou pas !!!


mercredi 5 ~~mai~~ juin.

auto-dictée

Il y avait une fois un très beau serisier
au fond d'un jardin. il était tout gar-
ni de magnifique cerise ~~gro~~ rouge.

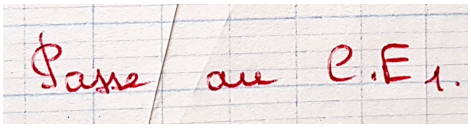

vendredi 31 mai

écriture

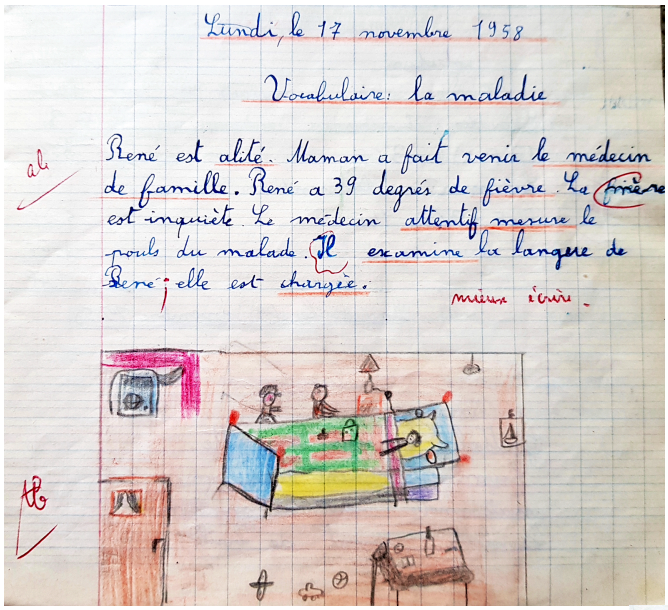
dictée

mais, un jour, arriva le gros ours brun.
Il ~~s'approa~~ venait de la forêt toute proche.
Il s'approcha du pot de terre, et demanda
~~petit~~ de sa grosse voix:
« petite maison, petite maison : qui habite
cette petite maison ? »

L'écriture était encore malhabile, mais le verdict arrivait enfin. OUF!


Passe au C.E.1.

Je n'ai aucun cahier de CE1 hélas, alors ouvrons ceux de CE2:
<u>Voici quelques travaux:</u>


Lundi, le 17 novembre 1958

Vocabulaire: la maladie

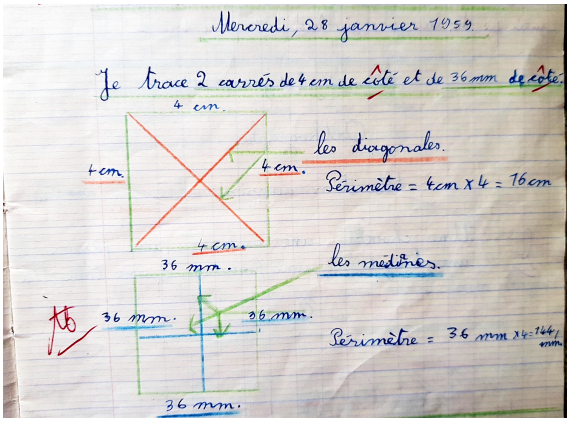
René est alité. Maman a fait venir le médecin de famille. René a 39 degrés de fièvre. La mère est inquiète. Le médecin attentif mesure le pouls du malade. Il examine la langue de René; elle est chargée.

mieux écrire.


Mardi, 10 mars 1959.

Morale.

Si tu veux connaître ta route,
Mon petit, quand tu seras grand,
Instruis-toi, car il en coûte
De passer pour un ignorant.


Mercredi, 28 janvier 1959.

Je trace 2 carrés de 4 cm de côté et de 36 mm de côté.

4 cm. 4 cm. 4 cm. 4 cm.

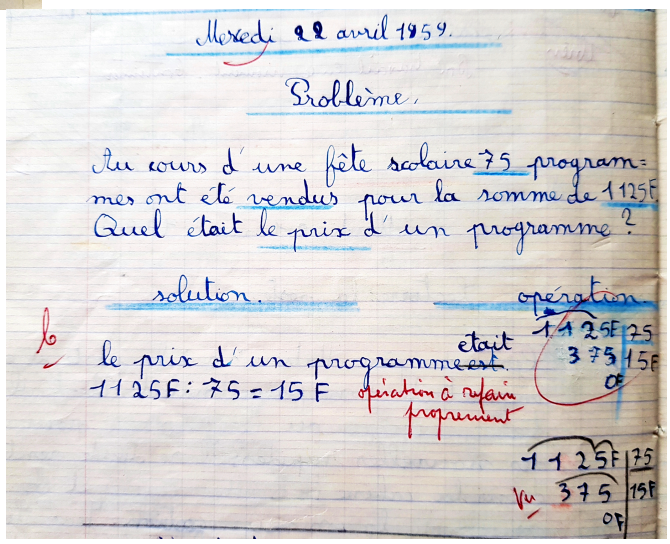
les diagonales.

Périmètre = 4 cm x 4 = 16 cm

36 mm. 36 mm. 36 mm. 36 mm.

les médianes.

Périmètre = 36 mm x 4 = 144 mm


Mercredi 22 avril 1959.

Problème.

Au cours d'une fête scolaire 75 programmes ont été vendus pour la somme de 1125F. Quel était le prix d'un programme?

solution.

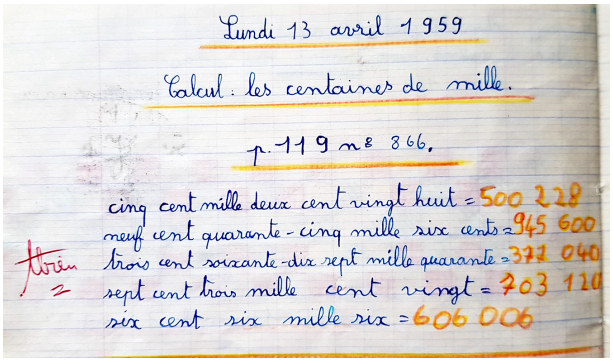
le prix d'un programme ~~est~~ était
1125F : 75 = 15 F

opération à refaire proprement

opération.

1125F | 75
375 | 15F
0F

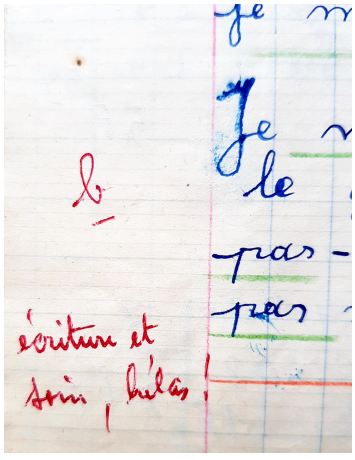
1125F | 75
375 | 15F
0F


Lundi 13 avril 1959

Calcul: les centaines de mille.

p. 119 n° 866.

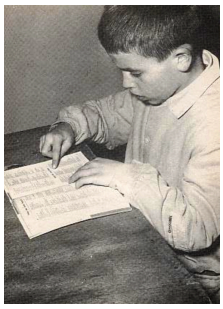
cinq cent mille deux cent vingt huit = 500 228
neuf cent quarante-cinq mille six cents = 945 600
trois cent soixante-dix sept mille quarante = 372 040
sept cent trois mille cent vingt = 703 120
six cent six mille six = 606 006


Je
le
pas
pas

écriture et soin, hélas!

Les enseignants étaient particulièrement attentifs au soin: pas question d'avoir un « Très bien » s'il y avait des taches!

Nos lectures



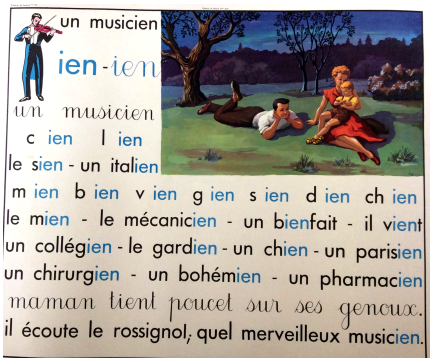
Savoir lire était une matière fondamentale commencée en grande section de maternelle par la lecture globale de petits mots. (Le prénom, le jour etc…)

Mais c'est surtout au cours préparatoire que des bases solides étaient acquises.

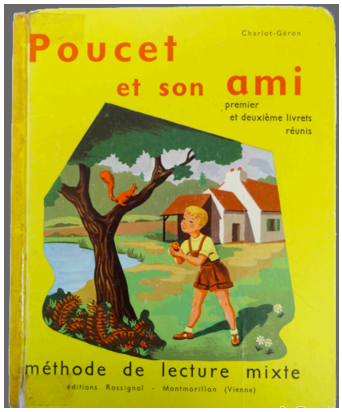
A Richwiller, cette classe était alors tenue par Madame Ganter qui, pendant plus de 30 ans aura appris à lire à quelques 800 enfants.

Ce travail se trouvait consolidé, complété, affiné par les enseignants des cours élémentaires: Monsieur Hebinger et Monsieur Walch.

Ces 3 niveaux constituaient les seules classes mixtes de l'école.

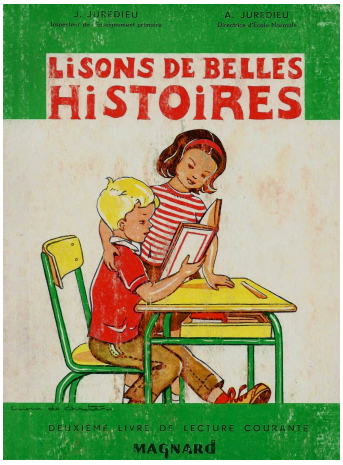


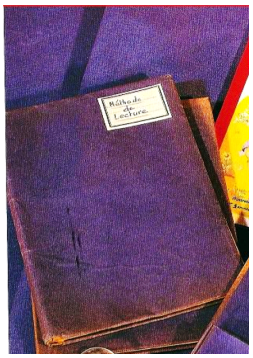
Madame Ganter s'appuyait sur les livres de « Poucet et l'écureuil » avec les aventures du petit garçon et de son ami dans la forêt.



A Noël, il fallait savoir déchiffrer un texte. Les élèves lisaient l'un après l'autre dans un grand silence. Nous passions beaucoup de temps à cet apprentissage.







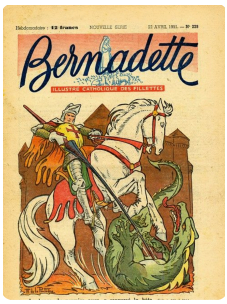
L'incontournable papier bleu

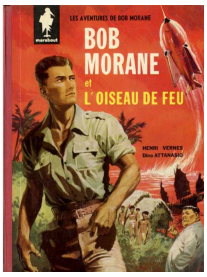
Je me souviens aussi de la bibliothèque chez Monsieur Walch. Les livres, bien rangés dans l'armoire étaient couverts par les élèves de papier bleu et étiquetés. Chaque semaine nous « faisions bibliothèque » pour en emporter un à la maison.

Comme bien des fillettes, mon choix se tournait vers les histoires de princesses en pays lointains…

Peu de familles possédaient un poste de télévision. Outre les jeux d'extérieurs, nous lisions de beaux livres reçus exceptionnellement en cadeaux ou des petits livres achetés pour de menues sommes. Ces petites bandes dessinées étaient imprimées à l'intérieur en noir et blanc. Mes frères et moi arrivions toujours à les emprunter au voisin.

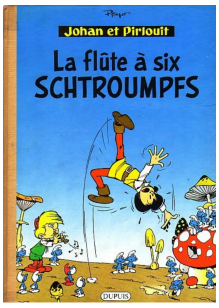
Quelques livres jugés « sérieux »:

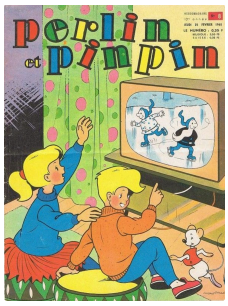


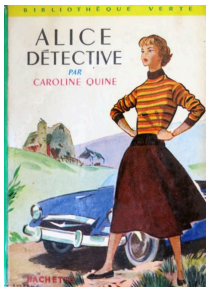






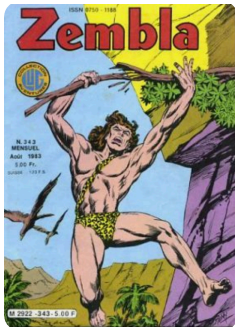


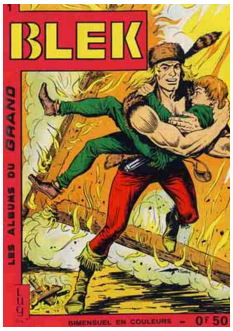


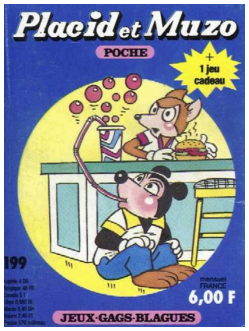




… Et moins « sérieux » :



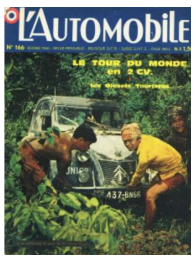


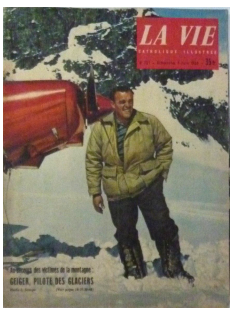




A part les quotidiens (et pour nous le professeur Nimbus dans « L'Alsace »), les familles s'abonnaient à « femmes d'aujourd'hui' », « la vie catholique », « l'automobile », les mamans cousaient à l'aide de patrons « Burda »… et les jeunes filles rêvaient en feuilletant « Nous deux »











Les moyens du bord

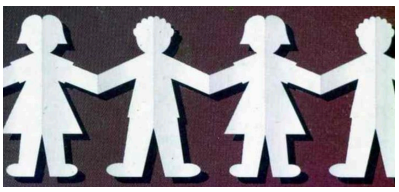
Richwiller étant un village entre champs et forêts, nous n'avions pas à chercher bien loin pour jouer les « MacGyver » avant l'heure. N'ayant que peu de jouets, l'heure était au système « D »: du bois, de la ficelle, du papier, des crayons, de la colle ou du scotch, un peu d'imagination et voilà une quantité de jouets.

Commençons par **le papier:**

Denrée rare, il était récupéré dans les magazines, les journaux, les cahiers d'école à spirales où l'on arrachait des pages (!), les papiers d'emballages…



Qui sait encore faire ceci? :



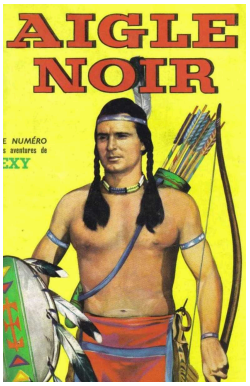




Ribambelles, bateaux, chapeaux, cocottes… A l'école comme à la maison par temps de pluie, il fallait occuper nos petites mains.



Et la ficelle? (Obligatoire d'ailleurs dans les sacs des louveteaux) . Elle remplaçait au besoin les bretelles, les lacets et servait aussi à faire des figures savantes.. quand nous ne nous attachions pas, en jouant aux indiens à l'instar de nos héros.





N'oublions pas **le bois:**

Nous allions en forêt chercher des branches pour fabriquer des arcs et flèches.

Munis de papier, ficelles et branchages, nous essayions de faire voler des cerfs volants rustiques dans les champs rue Schabis,…Il faut bien dire que les essais n'étaient pas bien concluants…



D'autres matériaux étaient bienvenus comme le **caoutchouc** des chambres à air abimées pour réaliser des lance-pierres (ce qui était défendu), des **glands** ou des **marrons** pour faire des animaux, des **coquillettes** pour les colliers, des **joncs** pour les petits paniers…



Puisque nous sommes dans la nature, l'**herbe** aussi était à portée de main:

Un brin coincé entre les pouces, un souffle calculé et voilà presque un instrument de musique!





Un brin de plantin recourbé et hop, un canon !

.

Sans parler des « hélicoptères d'érables.



Bien sûr, tous ces jeux ont toujours cours dans les campagnes et c'est tant mieux.

A propos de « récupération », je ne voudrais pas oublier **les bouts de laine** car j'ai un joli souvenir de travail manuel au CP avec Madame Ganter: le tissage. Nous avions des petits métiers en bois posés sur les bancs: Les navettes filaient dessus, dessous, à droite, à gauche..

Ce tissage avait servi à la maison à la confection d'un beau gilet sans manches.





Une nappe usée? De quoi initier les filles à la couture. Les morceaux encore solides devenaient des serviettes de table et quand celles-ci étaient à leur tour trouées, il restait assez de **tissus** pour faire… des « bichalas » !!!

Et pour finir, une anecdote:

Un petit Richwillerois astucieux avait fabriqué un jeu qu'il présentait aux adultes: Une boite à chaussures collée à un cylindre de papier. L'adulte devait mettre un sou dans la boite, ce qui lui donnait le droit de tirer un papier contenu dans le cylindre. L'adulte intrigué s'exécutait.
Sur le papier il y avait marqué….. « Merci !».

Mais un jour, le petit gamin présenta son invention à la directrice de l'école, Mademoiselle Raedersdorf. Elle tira le papier et comme le garnement écrivait très mal, elle crut lire « m…. » Imaginez l'indignation…



Qui veut un timbre?



Un des devoirs de l'enseignant était d'apprendre l'hygiène à ses élèves.

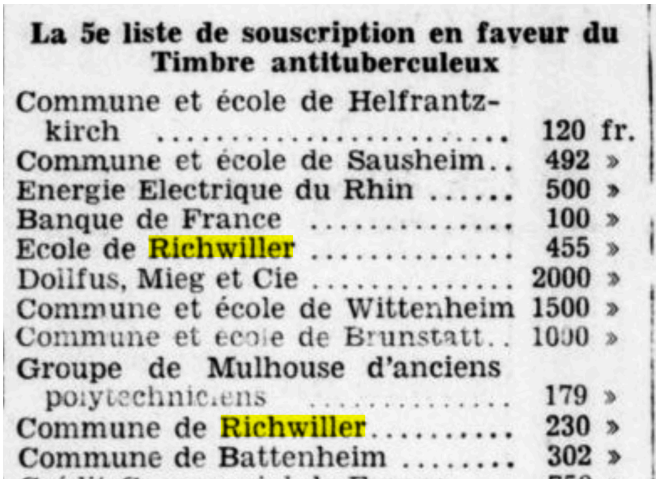


Je me souviens de ces plaquettes « **interdit de cracher parterre** » Il y en avait un peu partout.

Dans les années 50, une maladie contagieuse était encore très préoccupante: la tuberculose. Elle faisait peur et il fallait absolument la combattre. Tout le monde s'y était mis, de gré ou (presque) de force. Mais il fallait des fonds.

L'Education nationale via les enseignants utilisa un outil tout trouvé de propagande: demander aux enfants de vendre des « timbres » en faveur de la prévention.

Ce fut à qui en vendrait le plus. Les écoles et communes étaient récompensées pour leurs efforts.



La 5e liste de souscription en faveur du Timbre antituberculeux

Commune et école de Helfrantzkirch	120 fr.
Commune et école de Sausheim	492 »
Energie Electrique du Rhin	500 »
Banque de France	100 »
Ecole de Richwiller	455 »
Dollfus, Mieg et Cie	2000 »
Commune et école de Wittenheim	1500 »
Commune et école de Brunstatt	1000 »
Groupe de Mulhouse d'anciens polytechniciens	179 »
Commune de Richwiller	230 »
Commune de Battenheim	302 »

1934

Même si en 1950, une loi rendit obligatoire la vaccination, la bataille était très loin d'être gagnée…

A Richwiller, comme dans les autres communes, nous autres écoliers participions à ce « devoir civique ».
Seulement voilà: à qui vendre ces 10 timbres du carnet?

D'abord aux parents, ce qui posait problème aux familles nombreuses.
Puis aux grands-parents.
Mais ensuite? Les oncles, les tantes… Les voisins… Cela ne suffisait pas à les écouler.

C'est alors que le marathon démarrait dans les rues du village!
Les premiers visés étaient bien sûr les commerçants.



Je me vois très bien essayer d'arriver avant mes camarades à la boucherie Vogt, la boulangerie Harter, l'épicerie Holtzheyer et essuyer des refus… Trop tard! Les camarades étaient déjà passés!
La boulangère avait collé en évidence quelques timbres sur sa balance. On comprenait ce que cela voulait dire.



Il ne restait qu'une solution pour ne pas avoir à rapporter les invendus et être la risée des camarades: acheter les timbres restants en les payant de notre poche!

Les timbres que j'ai sans doute vendus:



Autour de Noël

L'année scolaire se déroulait au rythme des saisons mais surtout de l'année liturgique. Comme dans toutes les communes d'Alsace, les élèves suivaient des cours de religion. Pour espérer entrer à l'école normale de Guebwiller, Sélestat ou Colmar, les futurs enseignants devaient fournir un certificat de baptême (et ce jusqu'en 1968).

Nous autres écoliers apprenions les cantiques en classe : « Il est né », « douce nuit », « les anges dans nos campagnes »

Les 4 semaines de l'Avent précédant Noël étaient un temps d'attente fébrile. Les familles pratiquantes priaient chaque soir autour d'une couronne de sapin ornée de 4 bougies et de rubans rouges. 1,2,3 ou 4 bougies étaient allumées suivant l'avancement des semaines.



A Mulhouse, Les magasins étaient autorisés à ouvrir leurs portes pendant ces 4 dimanches de l'Avent. Les commerçants de la rue Aristide Briand suspendaient par-dessus la voie les premières grandes guirlandes lumineuses. Pour nous villageois à 6km de la ville, il s'agissait d'un bel émerveillement car l'éclairage communal était modeste.



Et venait le 5 décembre, veille de la Saint Nicolas, patron des écoliers. Dans les cuisines, les fours marchaient bon train : Les Mannalas et Schnakalas embaumaient. Saint Nicolas récompensait les élèves studieux avec des mandarines.

Vers Noël, les mamans sortaient des cuisinières à bois et charbon les traditionnels Bredalas, Berawecka et autres pâtisseries aux épices, en priorité la cannelle.

Les fêtes religieuses étaient également préparées en classe.

Au CP, Madame Ganter avait fabriqué une grande église en contre-plaqué pour accueillir la Sainte Famille, des bergers, des moutons et des petits anges.

Les élèves découpaient des étoiles dans du papier métallisé de couleur.

En classe de fin d'études, les élèves de Monsieur Ganter, munis de leurs petites scies fabriquaient des cadeaux : bougeoirs, travailleuses… Au fond de sa classe, je me souviens d'une grande image représentant Notre Dame de Paris, avec des petites portes à ouvrir chaque jour pendant l'Avent. Chaque élève faisait pousser et fleurir une jacinthe en perçant son oignon d'allumettes, le tout posé au-dessus d'un verre d'eau.



Mademoiselle Stadler en maternelle, madame Ganter au CP, monsieur Hebinger puis monsieur Walch au CE1-CE2, mademoiselle Raerdersdorf au CM1-CM2-fin d'études filles et monsieur Ganter au CM1-CM2-fin d'études garçons faisaient tous bricoler les élèves après la récréation de l'après-midi.

Nous avions classe le samedi après midi où les travaux manuels prenaient toute leur place.



Les vacances arrivaient enfin ! La neige tombait rarement à Noël. Il faisait froid mais on sortait quand même rejoindre les camarades dans la rue.

Le 24 au soir, le repas se terminait obligatoirement avant 21heures : Il fallait impérativement être à jeun 3 heures avant la communion.

Les habitudes étaient peut-être différentes d'une famille à l'autre, mais dans ma mémoire, c'est le « petit Jésus » de la crèche qui apportait les cadeaux après le souper, paquets posés entre la crèche et le sapin orné de rubans rouges, de quelques boules fragiles et de vraies bougies également rouges. Il fallait faire très attention à ne pas incendier la maison.





Pour info:

L'idée de mettre des branches de sapin dans les maisons pour fêter le nouvel an vient d'**Alsace** à la fin du Moyen-âge. Les sapins entiers sont réservés aux églises et temples. Ils sont décorés de pommes rouges.

Au XIXème siècle, **les Allemands** introduisent les sapins dans les maisons.

En 1858, à la suite d'une grande sécheresse, **les Mosellans** demandent aux verriers de Meisenthal de fabriquer des boules en verre pour remplacer les pommes.

Un bel exemple de coopération.

Nous allions à la messe de minuit, (pas de 22h comme aujourd'hui) les garçons dans les premiers rangs à droite, surveillés par la Sœur François et les filles à gauche, surveillées par la Sœur Maximilienne. Les femmes à gauche, les hommes et les couples à droite.

Monsieur Ganter jouait à l'orgue, les chants de la chorale « cœur de la plaine » résonnaient magnifiquement. Je me souviens surtout que Madame Ganter chantait en solo le « Ho Die » d'une voix superbe, accompagnée à l'orgue par Madame Lydia Hagenbach et au haut-bois par Monsieur Valentin Hagenbach.
Par la suite Madame Reine Kammerer prit le relai. A part ce solo et les chants de la chorale, je ne me souviens de rien car je m'endormais épuisée sur mon banc. Je devais avoir 6 ans.

Du jour de Noël rien ne me revient à l'esprit, si ce n'est d'avoir été obligée d'aller à la grand' messe et aux vêpres, et surtout de m'être régalée avec le lapin aux nouilles au repas de midi !

Dans l'église, la grande crèche se trouvait à gauche. Ce qui nous intéressait le plus, c'était une petite statue d'un enfant noir assis, tenant un tronc. L'église n'étant pas fermée, des garnements essayaient d'en sortir les piécettes avec un fil de fer…

A noter : En maternelle, vers 1955, les petits recevaient un grand paquet en papier kraft, rempli de mandarines et d'un coupon de tissu, le tout offert aux familles par la municipalité.

La nouvelle année arrivait vite… Nous nous débrouillions pour acheter des gros pétards à l'insu de nos parents. Les filles hésitaient à les lancer et regardaient les garçons plus hardis.
Des ados faisaient sauter des boites aux lettres. On criait dans les rues. Comme tous les enfants, nous faisions des bêtises…

Pour les enfants, le temps de Noël était un grand moment. Sans doute plus éprouvant pour les adultes, qui attendaient impatiemment la fin des vacances. (Et c'est toujours d'actualité !)



Les jolis cadeaux de Noël en images





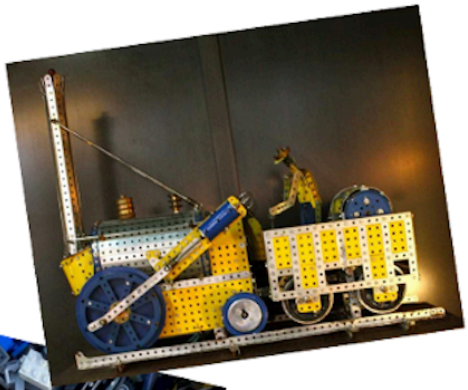




















Les Rois Mages



Le 6 janvier terminait la période de Noël avec la venue de Melchior, Balthazar et Gaspard, ces personnages ô combien fascinants.

Les figurines étaient cachées derrière la crèche jusqu'à Noël puis se mettaient en route, avançant chaque jour vers le bébé.

Bien sûr, à la maison, ils prenaient des chemins de traverse sur le buffet, guidés par nos petites mains farceuses.

Qu'ils étaient beaux, les rois de la crèche à l'église !

Balthazar nous intriguait le plus, avec sa peau noire et son turban. Il devait venir de bien-bien loin, du pays des gros éléphants.

Petite, je ne me souviens pas avoir vu une personne noire à Richwiller. C'est le père Wacker, missionnaire né dans la commune, qui nous parlait à l'église de l'Oubangui-Chari ? Peut-être. En tous cas, de cette Afrique du bout du monde.



Comme nous jouions le plus souvent avec les enfants d'une famille voisine, Maman nous avait cousu des costumes chatoyants. Nous avions chacun une boite en main.

L'aîné de mes frères -baptisé pour l'occasion Melchior- portait fièrement l'or. Le second, ravi de pouvoir se barbouiller la figure avec un boulet de charbon, se transformait en Balthazar et portait l'encens. Quant au 3ème, Gaspard, il terminait la marche avec la boite de myrrhe.

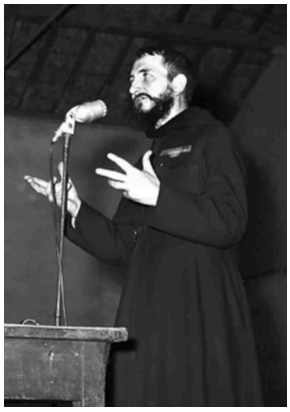
Les filles, peu contentes de ne pas être représentées dans la crèche, avaient décidé d'être les reines du jour.

Ainsi parés, nous étions partis en file indienne vers le presbytère demander au curé où se trouvait la crèche.

Un petit tour à l'église, avant de rentrer goûter...

Au CP, Mme Ganter coupait un grand gâteau fait-maison. Chaque élève en recevait un petit bout. Ce n'est pas une fève qui désignait le roi ou la reine, mais un gros bouton blanc de culotte qui ne pouvait être avalé.

Tous solidaires



Après l'appel de l'abbé Pierre en 1954, des cités d'urgence virent le jour un peu partout en France pour aider les mal-logés. C'était en principe une solution provisoire qui devait aboutir à la disparition des bidonvilles d'après-guerre. En France, ces cités insalubres ne disparaitront complètement qu'après 1970…

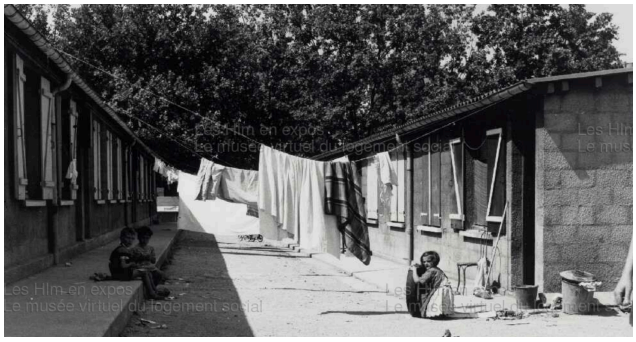


Photo musée virtuel du logement social

A l'école de Richwiller, les élèves étaient chargés de parcourir le village, de maison en maison pour demander aux habitants des habits, chaussures, couvertures etc…

Toute la récolte était placée sur les tables de la salle de classe de Mr Ganter. Les enseignants triaient les effets le soir même, pour ensuite les acheminer avec leur voiture à la cité d'urgence de Mulhouse.

J'avais pu accompagner le transport et découvrir la réalité de ces logements: Je vois encore ces « box » -réservés aux seules femmes avec leurs enfants-, enduits à la chaux, meublés de peu de choses, fermés par des rideaux… La misère.

A Richwiller, avec mon petit groupe d'écoliers tirant une charrette, nous avions toqué à la porte rue principale d'une grande maison délabrée. On l'appelait « la maison cassée ».
Une pauvre dame y vivait seule avec un chien malade. Elle faisait l'objet de railleries et pourtant…
Le jour du ramassage, elle offrit une chemise de nuit neuve encore emballée. Une belle leçon de solidarité qui nous avait marqués.



Cahier: les PEP


CATASTROPHE NATIONALE
300 MORTS · 200 DISPARUS
7.000 SINISTRÉS DANS LA RÉGION DE FRÉJUS
dévastée par les eaux du barrage de Malpasset


A la suite du séisme de quinze secondes, dans la nuit de lundi à mardi
AGADIR : PLUS DE 5.000
VICTIMES, MORTS et BLESSES
La ville est aux trois-quarts détruite

Je me souviens qu'en 1959, après la catastrophe du barrage de Malpasset, nous avions participé à une collecte pour les sinistrés. Pour moi Fréjus était au bout du monde.

Une autre catastrophe me revint en mémoire: le tremblement de terre d'Agadir en 1960. Nous en avions beaucoup parlé en classe.

Les soeurs garde-malades



Pas de docteur à Richwiller quand nous étions petits. Il fallait demander à celui de Pfastatt d'intervenir.
(Pour ceux qui l'ont connu, vous souvenez-vous de son gros chien qui savait ouvrir les portes et entrait pendant qu'il nous auscultait avec son stéthoscope?)



Les plus grands allaient chercher les médicaments à vélo à la belle pharmacie de Pfastatt au bout d'une montée qui nous semblait dure pour nos petites jambes.
De beaux pots étaient rangés sur des meubles en bois et un bocal de sangsues trônait sur le comptoir…

Mais les consultations et médicaments étant chers, comment faisions-nous pour les bobos moins graves?
C'était simple: **on filait chez les soeurs garde-malades rue Schwer : Soeur Maximilienne et Soeur François**.

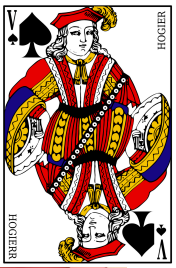


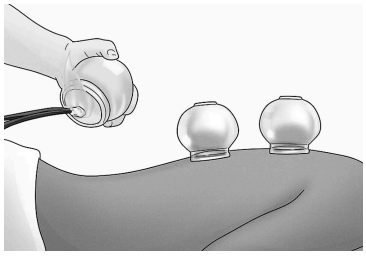
Les deux silhouettes noires faisaient « partie du paysage ». Elles allaient et venaient à pied, toujours affairées, toujours à la disposition des habitants.



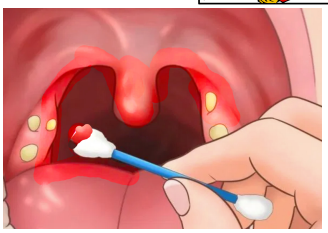
Lorsqu'on les rencontrait, il fallait les saluer d'un « Loué soit Jésus Christ ma soeur »
Les Richwillerois âgés ne maîtrisant pas le français les appelaient « les Ma soeurs ». Elles avaient un petit chien.

Le jeudi après midi, je me souviens être allée chez elles avec d'autres enfants pour jouer au « schwartzer Peter » (Mistigri)
Bien sûr, leur fonction première était de nous soigner: désinfection de bobos, pansements, enveloppement de moutarde (ça piquait!) ventouses pour les grands… Gorges badigeonnées… Elles étaient tellement sollicitées! On leur devait beaucoup.



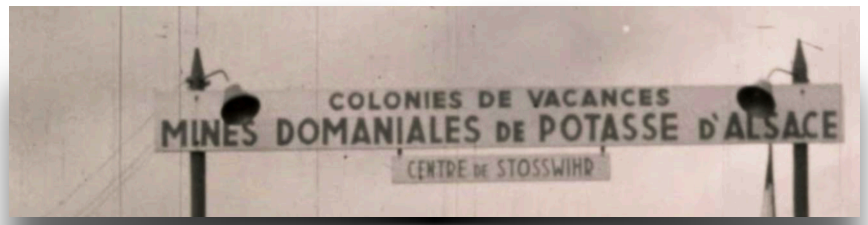






Les colos

Photo site MIRA



En 1939, La 3ème république va fixer les vacances du 15 juillet au 30 septembre.
La moitié de la population française exerce encore une profession rurale. Les jeunes adolescents scolarisés doivent aider aux travaux des champs et aux vendanges.
En 1961, une certaine aisance s'installe et des familles commencent à partir en vacances. Le tourisme se développe.
Le congé estival va « glisser » du 1er juillet au 15 septembre.

Jusqu'au début des années 80, nous allions donc vivre la période de vacances la plus longue de l'histoire: **10 semaines de congés scolaires!**

Seulement voilà:
Un casse-tête pour la majorité des familles: **Que faire des enfants?**
Bien sûr, Richwiller étant un village, les enfants pouvaient s'ébattre en extérieur. Il était pourtant souhaité par les parents qu'ils apprennent la vie de groupe dans une certaine discipline, qu'ils soient occupés à des activités éducatives et sportives, qu'ils sortent du village, mais encadrés.
Tout cela à coût modeste.

Ce fut l'époque des fameuses colos!!



Photo site MIRA

Les « jolies (?) colonies de vacances… »
Pour certains d'entre nous des jours heureux, pour d'autres des souvenirs pénibles.

Deux organismes principaux offraient ce type de séjour aux enfants de Richwiller: les Pupilles du Haut Rhin et les MDPA pour les enfants de mineurs.

J'ai connu « la Renardière » à Stosswihr, et « La Roche » à Aubure. Les garçons partaient plutôt à Orbey à « la chaume »

Les enfants de mineurs avaient de plus la possibilité d'aller entre autres à l'Isle-sur-le-Doubs ou à Messigny en côte d'or.
Notons aussi le site de Saint Brévin: Outre des séjours en été, il était possible d'y envoyer les enfants pendant la période scolaire, avec un programme de cours.

Ces cartes postales évoquent-elles ce que vous avez pu connaitre?



Aubure « La Renardière » (68)





Orbey « La chaume » (68)



Messigny (21)



Saint Brévin (44)



Il s'agissait d'abord de préparer nos valises en suivant scrupuleusement une liste que l'on collait dans le couvercle, avec les incontournable bérets et foulards qui allaient servir à tant de jeux ! Les mamans cousaient les noms dans chaque vêtement.



Et c'était les adieux… Les plus petits pleuraient souvent, leur « doudou » serré entre leurs mains. Heureusement, un grand frère ou un camarade heureux de partir pouvait les consoler. Les colos n'étaient pas mixtes.



Après l'aller en car, nous nous installions dans des dortoirs qui sentaient fort le désinfectant. En 1958, Nos lits comportaient encore des couvertures kaki de l'armée.



Les journées suivaient un programme strict et la discipline quasi « militaire » de l'après-guerre était de mise. Les activités étaient simples, peu couteuses: petits bricolages, longues marches (!), jeux d'extérieur en équipes, et surtout les veillées autour du feu que j'aimais particulièrement.



Elles se terminaient invariablement par le chant « chut, plus de bruit c'est la ronde de nuit.. » .



La sieste était obligatoire: une partie en repos complet, une partie lecture, mais le tout en silence! Personne n'aimait cette sieste…

Au réfectoire nous chantions « ho la la qu' j'ai faim chef… » « Un jambon, de Mayence… »

S'il était obligatoire d'écrire aux parents (une corvée), nous espérions surtout recevoir du courrier, signe que l'on pensait à nous. Le séjour nous paraissait très long (3 à 4 semaines) et le « jour des parents » était attendu avec impatience! C'était l'occasion de présenter un petit spectacle…. Et de recevoir quelques friandises.



J'aurais pu aborder une autre formule de vacances: les camps.

A Richwiller, il n'y avait pas de compagnie de guides de France (il fallait aller à Wittelsheim), mais des scouts et louveteaux. La parole est donc aux garçons!!

« Salade de fruits, jolie, jolie, jolie… »



Pourquoi ce titre? C'est la chanson de Bourvil qui me revient en tête quand je pense à la « Kilbe ». Nous sommes donc en 1959.

La Kilbe avait lieu sur la place en face de l'église.



Des camions apportaient tout le bois nécessaire à la construction d'un plancher et de montants d'un chapiteau couvert ensuite de toile.

J'aimais beaucoup regarder les ouvriers et sentir cette bonne odeur du bois. Nous essayions de nous faufiler et ramper sous ce plancher…

A l'intérieur, un « tanzboda », un coin buvette, des tables et des chaises allaient accueillir la population heureuse de pouvoir faire la fête.





Les stands de loterie, les « auto-box », le manège avec ses petites chaises tenues par des chaînes s'installaient peu à peu sous nos regards impatients.

Enfin le grand jour arrivait: Nous hurlions de plaisir sur la chenille.. et un peu de peur, avouons-le.



Comme nous n'avions pas beaucoup de sous, il fallait choisir entre les attractions.

Dès que je pus porter un fusil, je vidais ma tirelire au stand de tir pour « faire des cartons »

Les gamins ramassaient et collectionnaient les douilles vides.





N'oublions pas le « Kächelstand » tenu par les « Fitzapipala » (jeunes gens de l'année de naissance précédant celle des conscrits)

La fête était bruyante et joyeuse. Les jeunes gens profitaient de l'occasion pour danser et se rapprocher des demoiselles…



Et si l'on chantait?

Tout comme aujourd'hui, on fredonnait, on chantait, partout, à toute heure du jour, ces petits airs qui vous trottent dans la tête…



Au CP, la maîtresse accompagnait les enfants à l'aide d'un guide-chant.



Nous avions tous un cahier de « chants et récitations » qu'il fallait illustrer avec nos 5 ou 6 crayons de couleur.

Plus tard, dans les années 60, les maîtres utilisèrent les émissions de radio scolaire qui commençaient toujours par les mêmes exercices vocaux:

🎵 « OU-A-É-OU-A-É-OU » 🎵

Outre les chansons, nous avons vu que nous apprenions les cantiques en classe.

L'apprentissage du piano étant obligatoire dans les études d'un instituteur, celui-ci assurait souvent la fonction d'organiste et dirigeait la chorale. A Richwiller, la chorale « Coeur de la plaine » offrait de très jolis concerts aux habitants et de superbes messes à quatre voix.

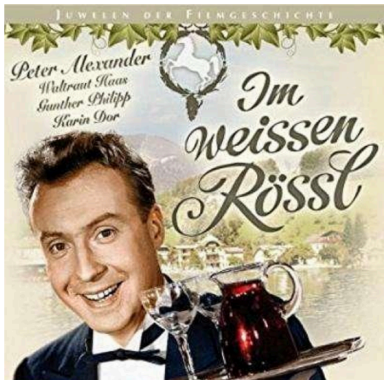
Au « bangala », d'autres groupes, comme les scouts, chantaient aussi à coeur joie sur la scène, entre les sapins de carton. Je me souviens particulièrement du tonitruant « Nitchevo le tsar s'débine »





Les grands-mères fredonnaient des comptines en alsacien comme: (Pardonnez la graphie):
-Dass esch d'r Düma, da schettelt Pflüma (…)
-Dr Meister schickt dr Jockala üssa, soll d'berra schettla (…)
-Raia raia Rosa (…)
-d'r Seppi hàt a Floh (…)
-Müatter er well a Ding (…)

Naturellement, les gamins avaient leur lot de chansons en alsacien dites à voix basse car pleines de gros mots… 🤭



Les postes de radio étaient souvent réglés sur des émetteurs allemands ou suisses qui diffusaient des « Schlager » que nous appelions du « Oum-pa-pa ».



Il ne faut pas oublier les colonies de vacances, les camps d'Âmes Vaillantes, scouts, louveteaux, d'où nombre d'enfants rapportaient des chansons telles que « Chut plus de bruit »,« Holala j'ai faim chef » , « Ce n'est qu'un au revoir » « Va d'un bon pas », « La cloche du vieux manoir », « Vent frais vent du matin », « Que notre Alsace est belle », « Le vieux Jo », « Je sais au bord du Rhin », « Elle descend de la montagne à cheval », « Je suis un peu fou », « Trois esquimaux », « l'homme de Cro-Magnon », « Il a tout dit », « Pourquoi la maison la brûlé », « aux marches du palais » etc…

Sans oublier le « Youkaïdi-youkaïda Schnàps esch güat ver d'Kolera »🙃



Dans les maisons apparaissaient les tourne-disques avec leur lots de chansons enfantines:
Qui n'a pas appris « Le roi Dagobert », « Trois jeunes tambours », « Cadet Roussel », « Alouette », « A la claire fontaine », « Auprès de ma blonde », « Jean de la lune », « Dans la forêt lointaine », « Promenons-nous dans les bois », « Frère Jacques », « Gentil coquelicot », « J'aime la galette », « J'ai du bon tabac », Au clair de la lune », « C'est la mère Michel », « As-tu vu la casquette », « Malbrough », « Il était un petit navire », « Dansons la capucine », « Scions du bois », « Lundi matin, l'empereur… », « Meunier tu dors », « Pomme de reinette », « Quand trois poules », « Ah les crocos », « Une souris verte », « Y a une pie » etc….

La liste pourrait être très très longue.

Et puis, il y avait les chansons en alsacien chantées à la fin des grands repas de famille. Mais, ne parlant pas couramment le dialecte, je ne saurais en donner les titres.

Rien à déclarer?



Les frontières avec la Suisse et l'Allemagne n'étant pas bien éloignées il était tentant d'aller voir de l'autre côté… D'autant plus qu'il n'y avait pas de problème de compréhension.

Mais voilà: il fallait passer la douane que ce soit en voiture, en car ou en train.…

Si des Richwillerois allaient en famille ou en groupes faire des excursions en forêt noire (Une incontournable destination: le Titisee), ou dans l'Oberland bernois, ils allaient surtout s'approvisionner en denrées vestimentaires ou alimentaires dans les pays voisins.

1) En Suisse

L'essence y était moins chère, mais le douanier relevait le niveau de la jauge. Au retour, il ne devait pas avoir augmenté.

Des petits malins inversaient les fils électriques de la jauge de leur voiture, ce qui faisait croire qu'un réservoir plein était vide (et vice-versa). L'amende était salée…



Parmi les produits préférés (dans mon souvenir) le chocolat au lait!

Les tablettes fourrées aux raisins alcoolisés portaient la mention « réservé aux adultes ».

Miam miam le lait concentré sucré en boite ou en tube (comme c'était bon de le lécher!)

Les familles nombreuses rapportaient de grands boites d'Ovomaltine.



Anecdote: Aussi longtemps qu'ils ont pu le faire, mes parents ont toujours acheté le café à Bâle (en même temps que l'indicateur de chemins de fer 🙂)

Le magasin Migros était incontournable pour de nombreux habitants qui y trouvaient les soupes en poudre comme les « Riwala-suppa », les aromates et les boites de conserves. Ils n'avaient pas leur pareil pour cacher les denrées dans les voitures (sous les banquettes amovibles par exemple, avec ordre pour les enfants de « dormir » dessus au passage de la douane!









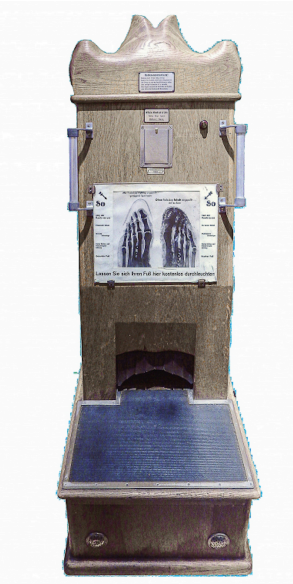
2) En Allemagne



A 50 Km environ, direction Lörrach et son grand magasin Schöpflin-Haagen où les vêtement étaient moins chers qu'en France. Pour les enfants, un merveilleux magasin.

Les chaussures étaient très prisées. (Il fallait qu'elles soient en cuir et solides car elles passaient d'un enfant aux suivants jusqu'à ce que le cordonnier de Pfastatt ne puissent plus les réparer.)

La technique était simple: les enfants partaient de Richwiller avec leurs plus vieilles chaussures abimées. Le vendeur les jetait, donnait un coup de cirage français sur les neuves et nous allions les salir avant de remonter en voiture ou en car. Les douaniers le savaient bien…



A noter: le podoscope: danger!

Cet appareil, dont on n'évaluait pas la dangerosité, permettait de voir à l'aide de rayons X les os de nos pieds pour estimer si les chaussures étaient adaptées. Cela nous amusait beaucoup. Interdit en France en 1950, il faisait encore la réputation de magasins outre-Rhin.

Les adultes achetaient par ailleurs des robes, pantalons, des pardessus, alors que les enfants y trouvaient les « duffle-coat ». Ah, n'oublions pas les inusables « Lederhosa » bavaroises qui ne se lavaient jamais…

Des cars entiers partaient également vers Fribourg. Les voyageurs portaient à l'aller les vêtements les plus légers possible… Pour revenir avec un certain embonpoint. Les femme enfilaient plusieurs sous-vêtements sous leur robe. De temps à autre, un douanier montait dans le car pour rappeler les « contrebandiers » à l'ordre!





Le goût de la colle



Qui ne se souvient pas de la délicieuse odeur d'amande amère dégagée par la colle blanche ? Rien que d'ouvrir un de ces petits pots fait remonter des souvenirs…



Oui, comme tous les enfants, nous aimions coller.

Tenez, les petits carnets de poésie où les filles collaient des images désuètes et demandaient aux (bonnes) copines d'y ajouter un poème:

« Quand la neige sera noire
Et le corbeau blanc
Je cesserai de t'aimer
Et pas avant »



J'aime deux choses
Toi et la rose
La rose pour un jour
Et toi pour toujours

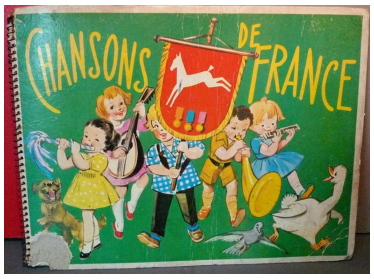


Autre utilisation qui nous était chère: les albums d'images trouvées dans les produits Menier, Kohler, Poulain, Nestlé…









C'était à qui arriverait le premier à remplir son album: Les trocs étaient âprement discutés… Images de chansons, d'animaux, de pays…



A l'école, nous avions appris à faire du papier mâché avec des bandes de journaux enduites d'une colle faite d'eau et de farine. Peints à la gouache et vernis, ces assiettes et autres cache-pots étaient idéals pour la fête des mères!!





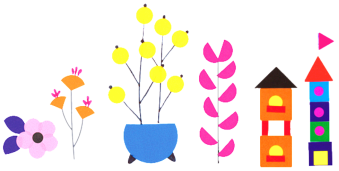
N'oublions pas les timbres des « Coopé » du village et des mines, timbres que nous collions patiemment dans un cahier pour obtenir des ristournes: le 1er cahier de fidélité





Qui dit colle dit évidemment gommettes! Elles servaient au calcul, aux activités d'éveil…

On sortait du cartable une éponge pour les humidifier, ou on les léchait…

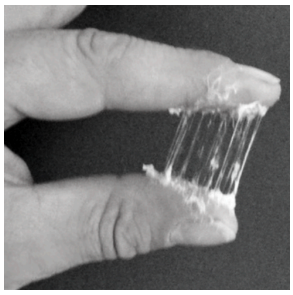




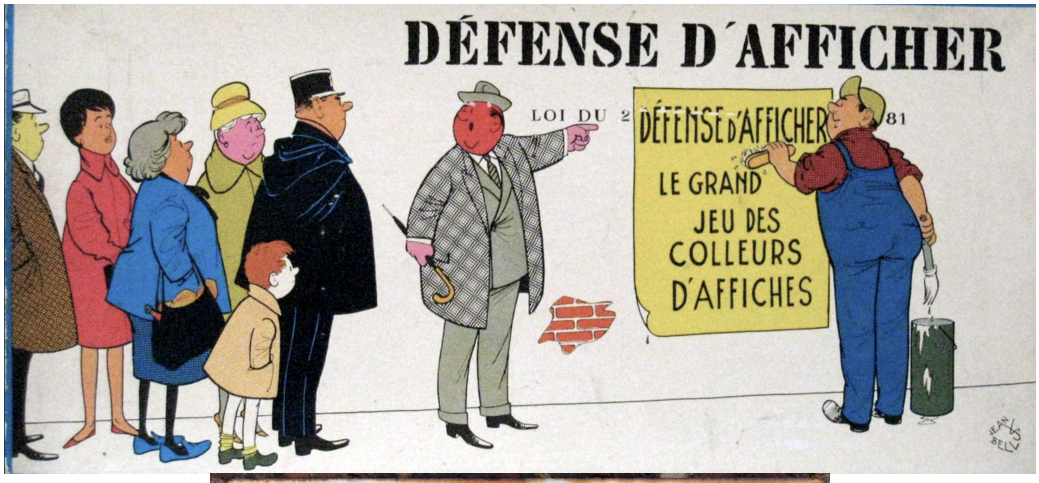


Plus grands, on découvrit la colle liquide avec la célèbre «Uhu ». C'était amusant (et dangereux?) d'en déposer une noisette sur le pouce, une autre sur l'index et hop, coin-coin, à nous les fils!

Je n'ose vous parler des boulettes de colle envoyés d'un banc d'écolier à l'autre…



Il faut croire que les adultes aimaient aussi coller: Malgré les lois, Il y avait des affiches un peu partout, sur n'importe quel support.



Un joli dessin de Bellus



<u>Au fait,</u>

Avez-vous eu des « colles »? Non, mais peut-être des retenues…

Et puisqu'on est aux choses qui collaient, les batailles de bardanes ça vous dit quelque chose?



Enfin 14 ans !!



Suivant votre année de naissance, votre parcours scolaire a pu être très différent.
De 1936 à 1959 -année où la scolarité obligatoire passe de quatorze ans à seize- le comptage était simple: 7-14-21

***7 ans, âge de raison**, communion privée
***14 ans: certificat d'étude**, fin de la scolarité obligatoire, communion solennelle, possibilité d'intégrer le monde du travail par l'apprentissage ou de se diriger vers le collège en vue d'études plus longues.
***21 ans: majorité**, droit de vote.

Quoi qu'il en soit, le fameux « certif '» reste dans bien des mémoires.
(Si cela vous tente, l'Alliance Française propose toujours de le repasser avec des épreuves d'antan).
Le certificat d'étude devait attester officiellement « de l'acquisition de certaines bases en calcul, écriture, lecture, grammaire, histoire-géographie et sciences appliquées »

Vers les années 1950, l'examen se passe en une journée et comprend:

- Une épreuve de **rédaction** (50 min) sur 10 points avec deux sujets au choix
- Une épreuve d'**orthographe** (50 min) sur 20 points comprenant
  - une dictée d'environ 100 à 150 mots sur 10 points
  - trois questions
    - une question de compréhension générale
    - une question d'explication d'une expression
    - une question de grammaire
- Une épreuve de **calcul** (50 min) comprenant deux exercices ou problème de 8 et 12 points
- Une épreuve de **sciences** (20 min) sur 10 points
- Une épreuve d'**histoire** et géographie (20 min) sur 10 points
- Une épreuve de **calcul mental** (cinq questions) sur 5 points
- Une épreuve de **lecture** sur 5 points
- Une épreuve de **chant ou récitation** sur 5 points, dans les épreuves de chant, il y avait la Marseillaise, le Chant des Partisans, ainsi que le Chant du Départ
- Une épreuve de **dessin, travaux manuels ou couture** (50 min) sur 10 points
- L'**écriture** est évaluée sur 5 points


RICHWILLER. — Certificat d'études. — Unsere Schüler, die sich zum Certificat stellten, haben alle bestanden, 3 Knaben und 4 Mädchen. Frick Joséphine klassierte sich als dritte aller Mädchen, ihr Bruder Gérard als vierter unter den Knaben. Die Anforderungen entsprachen dem Niveau im übrigen Frankreich. Umso anerkennenswerter sind die Leistungen nach kaum einem Jahr französischer Schule. Es bestanden: Frick Gérard, Hofer Pierre, Trommenschlager René, Frick Joséphine, Meyer Marie-Madeleine, Wyss Andrée, Zimmermann Marie-Thérèse und Vorburger Rose-Marie.

Bien qu'en classe de 4ème à Mulhouse, j'avais tenu à passer ce fameux examen. J'ai le souvenir du dessin d'un coq en colère, d'une récitation d'Arthur Rimbaud et de la peur au moment d'entamer le chant du départ.

Cet examen était très important et le grand diplôme attribué en était la preuve!



Revenons un peu en arrière en 1962. J'avais fini le CM2 et avec d'autres Richwilleroises, je me réjouissais de partir en ville comme des grandes pour le collège.

Hélas, une classe de 6ème s'ouvrit à Pfastatt dans l'école primaire (!), classe tenue par une seule soeur enseignante -Soeur Marie-Joseph- qui assurait tous les cours sauf la gymnastique.

L'année suivante, ce sont deux soeurs qui assurèrent les cours de 5ème. J'étais très déçue: A quand la grande ville?

Comme il n'y avait pas de cantine, ma copine G… et moi parcourions le chemin de Richwiller à Pfastatt à vélo quatre fois par jour. G… venait de la « colonie » et me rejoignait à l'église.

En hiver, la route glissait et j'ai souvenir de quelques bonnes chutes sur la neige tassée.

Revenons aux quatorze ans.

C'était l'année de la communion solennelle, le jour de Quasimodo. Les filles ne portaient plus les « robe de mariées » mais des aubes plus simples.

Les garçons ne portaient plus le costume avec brassard brodé, mais eux aussi de simples aubes.

Pourtant c'était un grand jour, cierge, chapelet et missel à l'appui.

Nous recevions des cadeaux importants des parents, des parrains-marraines suivant leurs moyens: montre, stylo-plume, chevalière, gourmette, bijou en or, voire bicyclette ou même Solex ou Mobylette pour les plus aisés. Des images de communion étaient distribuées avant le grand repas de famille. Puis il fallait retourner aux vêpres…

Par la suite à l'église, les jeunes allaient se placer derrière les soeurs garde-malades. Les garçons venaient beaucoup moins à la messe.

Les garçons ne portaient plus de shorts longs, mais des pantalons.

Ils fumaient (en cachette) et à l'occasion avaient droit à un peu d'alcool.



Question pour les dames: Avez-vous eu le droit de porter enfin des « stellala » à 14 ans après votre communion solennelle?

En 1964, la mode des talons pointus étant pratiquement passée, j'ai eu droit aux souliers à talons « bobines » vertes et noires du genre de celles-ci et j'en étais rudement fière! ———->

Avoir 14 ans, c'était entrer dans la cour des grands.

Autour de Pâques



Pâques, période ô combien importante pour tout le village.

Si les femmes pratiquaient régulièrement -et les hommes beaucoup moins- Pâques se devait d'être célébré par tous.

Les jardins étaient nettoyés, les ménagères vaquaient à l'«Ochterputz », on sortait des vêtements plus légers. L'hiver s'éloignait enfin.

C'était le moment le plus dense en célébrations à l'église.



A l'école, les enseignants préparaient les enfants à la signification religieuse de ces journées si particulières.
Qui se souvient du livre de CP « La miche de pain » ?

Revenons 40 jours avant Pâques : **Mercredi des cendres**



Cette fête marquait le début du Carême par une célébration à l'église.
Avec de la cendre, le curé faisait une croix sur nos fronts, tous agenouillés au banc de communion.

Pour les parents, c'était un jour de jeûne et d'abstinence. Le jeûne consistait pour les adultes à avoir encore faim en sortant de table. Il n'y avait pas de viande aux repas.



Dimanche des Rameaux, dimanche précédant Pâques.

Un très beau jour pour les enfants...

Nous préparions la veille nos rameaux : un manche à balai surmonté d'un bouquet de branches de buis sur lesquelles nous accrochions des nœuds rouges. (Les plus chanceux y accrochaient des bretzels).

La bénédiction des rameaux se faisait devant l'église où nous rentrions en procession, tout fiers de porter nos arbres enrubannés.

Comme nous grignotions les bretzels pendant l'office, les soeurs garde-malade avaient décidé à notre grand regret que les rameaux seraient déposés au fond de l'église.

Après l'office, certaines familles plantaient les manches feuillus dans les jardins.

Un brin de buis béni était placé derrière le crucifix de la cuisine et remplaçait celui de l'année précédente.

Un autre brin était gardé pour le crucifix de la salle de classe.

Nous entrions dans la Semaine Sainte.

Jeudi Saint



Tous les écoliers se rendaient à l'église pour la messe du soir.
Le curé était habillé de vert.
Au moment du "Gloria", les cloches sonnaient à toute volée puis se taisaient... c'était la consternation. Nous étions impressionnés et tristes, les croyant parties pour Rome.. Reviendraient-elles ? Serions-nous assez sages pour cela ?
Les servants de messe n'agitaient plus les clochettes, mais faisaient tourner des crécelles. Ça faisait un drôle de vacarme.
Nous attendions tous le moment le plus intéressant de l'office, lorsque le curé lavait les pieds à ses 12 servants de messe, puis faisait le tour intérieur de l'église avec eux, en chaussettes bien propres et sans trous. Les mamans veillaient...

Vendredi Saint

Nous n'aimions pas le Vendredi Saint: jeûne et abstinence pour les grands et pour nous la consigne de ne pas faire de bruit. On ne chantait pas, on n'allumait pas le tourne-disque... Et pas de dessert..
Comme les cloches étaient parties, quelques grands garçons promenaient une grande crécelle sur une charrette par les rues du village pour prévenir la population (Et ça leur plaisait beaucoup...)
A 15 heures, tout le monde repartait à l'église. L' office était très long et commémorait la Passion. Le curé était habillé de violet en signe de deuil. On ne comprenait rien à l'épître.
Heureusement, au moment de l'Évangile, des élèves de fin d'étude présentaient la discussion entre Ponce Pilate, Jésus et la foule. C'était chouette, comme au théâtre. Mais les filles n'avaient pas le droit de participer. Moi ça m'aurait bien plu.

Samedi Saint

La journée allait être très longue...
Nous allions chez le coiffeur Mura pour une bonne coupe.

Les ouvriers municipaux ramassaient les débris de vieilles croix au cimetière, les villageois apportaient les images saintes ou autres objets religieux qu'il ne pouvaient jeter à la poubelle. Un grand feu était érigé devant l'église.
La messe commençait je crois à minuit (et j'avais sommeil, mais sommeil !!) Elle était triste jusqu'au "Gloria". Les orgues se déchaînaient, les regards s'illuminaient et enfin... Les cloches sonnaient joyeusement. Ouf ! elles étaient revenues !



Le curé sortait de l'église, suivi de ses ouailles. Il bénissait le nouveau cierge pascal qui servirait à tous les baptêmes de l'année mais surtout (pour nous) il allumait le grand feu dans la nuit. J'étais émerveillée.
Les gens disaient qu'on "brûlait le Judas». Puis on rentrait à la maison, épuisés de sommeil.

Dimanche de Pâques

Les jardins étaient superbes. Pas une herbe ne dépassait...
On se levait tôt pour chercher les œufs...



Selon une légende d'Outre- Rhin, le jour de Pâques, une pauvre femme n'ayant rien à offrir à ses enfants leur avait caché des œufs peints dans le jardin. Les enfants trouvèrent la cachette. Un lièvre était couché sur les œufs... Les enfants crurent que l'animal les avait pondus.. La légende passa le Rhin et s'installa en Alsace.

Mais chaque famille a sa version.

Chez nous, le lièvre ne pondait pas d'œufs, mais les chipait aux poules. Il les décorait, les mettait dans une hotte et venait les placer dans les paniers fleuris que nous préparions la veille. Le fabuleux coquin cachait ces paniers.

Quand Pâques était pluvieux, il les cachait dans la maison, dans des endroits invraisemblables... Je me souviens avoir trouvé mon panier dans le tambour du lave-linge.

Comme pour la Saint Nicolas, le nombre d'œufs dépendait des résultats scolaires. Un jour, l'un de nous, n'ayant pas assez travaillé à l'école reçut des œufs vides..en plâtre...

On se dépêchait de manger un peu de ce bon chocolat car il fallait être à jeun 3 heures avant de communier...

Et c'était la messe de Pâques pour tout le monde. Quand je dis « tout le monde », c'était tout le monde. Il fallait "faire ses Pâques" et communier au moins ce jour-là! Pas question d'aller au bistrot pendant la messe!

On avait échangé les manteaux d'hiver contre des tenues plus légères aux couleurs plus claires. (même si certaines années, on grelottait) Le curé était habillé de Blanc et or. L'église était toute fleurie. La grand messe chantée était superbe et les servants de messe très nombreux.



A midi, le lapin aux nouilles nous attendait.
Au dessert, nous nous régalions des « ochterlamallas » plantés d'une bannière de papier de couleurs différentes (on en faisait la collection qu'on échangerait en catimini pendant les messes suivantes...)

Nous repartions aux vêpres. Et c'était beaucoup moins drôle...

Lundi de Pâques : messe, vêpres... et visites de famille.

Puis nous attendions la cérémonie suivante : le dimanche de Quasimodo avec les communions solennelles pour les jeunes de 14 ans.

Processions, chapelets et pèlerinages



Les processions principales faisaient partie des grands moments de la vie du village. Nota: Leurs dates dépendaient de celle de Pâques qui a lieu entre le 22 mars et le 22 avril. La date de l'Assomption ne varie pas.

Il pouvait faire doux, il pouvait faire froid. (30 avril 1960: Gelées dévastatrices en Alsace)

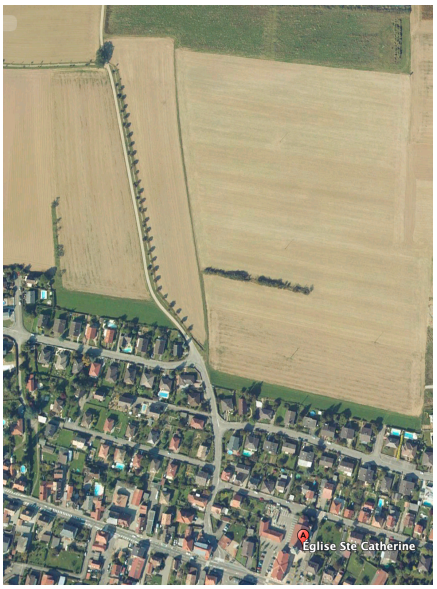
Exemple en 1960
-Rameaux: 10 avril
-Pâques: 17 avril
-Les rogations: 23,24,25 mai
-La Fête-Dieu: 19 juin
-L'Assomption: 15 août

On trouve toutes les explications concernant la signification et le déroulement de ces fêtes sur différents sites. Mais que me reste-il comme souvenirs alors que je n'étais qu'une gamine?

J'ai déjà parlé de la belle fête des Rameaux dans un texte précédant.

Voyons les rogations.





Elles avaient lieu pendant les 3 jours précédant l'Ascension.

Nous nous levions très tôt car elles se déroulaient **avant d'aller en classe**. Nous partions à travers champs avec le curé et quelques fidèles depuis l'église par la rue Schabis jusqu'au calvaire (qui existe toujours) puis vers le Meyerhof et retour par le cimetière. Il arrivait que l'on y grelotte. On croisait la procession venant de Pfastatt. Les garçons échangeaient des grimaces…

Le curé bénissait les cultures et chantait des litanies lancinantes. Ses ouailles répondaient inlassablement par « Ora pro nobis ». Le curé Wernert avait la voix si forte qu'on l'entendait de très loin.

Nous n'avions qu'un souhait: aller déjeuner au plus vite !

La Fête-Dieu

C'était sans doute la plus belle procession de l'année. Elle demandait beaucoup de préparation. Les jardins devaient être impeccables. Le habitants garnissaient les jardinières des fenêtres de drapeaux et les clôtures de guirlandes aux couleurs du Vatican (jaune et blanc) et de l'Alsace (rouge et blanc).





Vers 1960, c'est sans doute avec le curé Stadelwieser que j'ai le souvenir des cérémonies les plus grandioses.

Ses servants de messe devaient répéter rue Schwer. Les garçons suivaient un protocole quasi militaire orchestré par le « chef de claque » :
« Clac! En avant…Clac! Debout…Clac! à genoux…Clac! En avant…» au quart de tour, et gare à la réprimande!

Les enfants étaient chargés de récolter des fleurs par paniers entiers et de les apporter au presbytère. Nous allions les cueillir dans les prés de la ferme Seiller ou dans les jardins. (Les paniers étaient vite remplis par ceux qui avaient la chance d'avoir des pivoines aux gros pétales!) La servante du curé nous récompensait avec des bonbons ou des pommes (c'est à cette occasion que j'ai mangé ma première pomme « golden »).



Toute l'allée menant à l'église était couverte de verdure et de fleurs. C'était superbe.



Le conseil de fabrique et des bénévoles construisaient des autels-reposoirs sur le circuit de la procession. Je crois qu'il y en avait quatre. Parterre, devant ces autels, une mosaïque était tracée puis couvertes de fleurs sur un thème religieux.

Un tel autel devait être la fierté d'un quartier: Il y avait compétition! (Ci-contre un bel exemple dans le Sundgau)

Le jour-même, le curé, précédé des « wallabangel » (garçons porte-cierges) partait du grand autel de l'église vers la nef sur un tapis rouge déroulé pour l'occasion. (Il paraît que ce tapis, maintenant usé, se trouve toujours à l'orgue). La grand messe était chantée à quatre voix, le grand lustre central brillait de mille feux, l'encens embaumait (et faisait s'évanouir un ou deux fidèles lorsque le servant de messe balançait l'encensoir avec trop d'ardeur…).



Le cortège sortait en grande pompe.

L'ordre de la procession était strict. Derrière le dernier garde suisse en fonction, qui ouvrait la marche? Des pompiers? Suivis je crois de servants de messe portant des petits paniers autour du cou et marchant à reculons devant le dais richement brodé.
Les garçons vêtus d'aubes longues lançaient des fleurs et devaient faire attention à ne pas trébucher! Deux jeunes portaient tout le long un grand panier de fleurs (type corbeille à linge en osier) servant à recharger les petits paniers au moment des haltes.





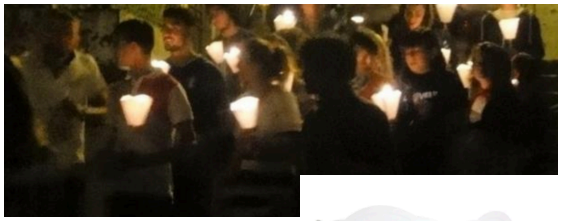
Fête-Dieu actuelle dans le Sundgau



Le dais était porté par quatre hommes costauds vêtus de noir. Sous le dais, le curé tenait le lourd ostensoir.
Derrière lui, la chorale et un groupe de fillettes vêtues de blanc, portant elles aussi des paniers de fleurs qu'elles lançaient à la volée.
Une fille plus grande (et méritante) tenait un étendard aux couleurs de la Sainte Vierge.
Les fidèles suivaient en bon ordre.
Le cortège s'arrêtait devant les autels où le curé posait l'ostensoir (et reprenait son souffle).

Cette procession n'était pas au goût de tous les Richwillerois. A son passage, une fenêtre s'ouvrait pour laisser passer une musique « profane » à plein volume, ailleurs quelques jurons étaient lancés, tel opposant travaillait ostensiblement en faisant du bruit, un autel était contesté…. Le cortège priait et chantait avec ferveur ou commentait la tenue des jardins. Mais la plupart des habitants suivaient cette tradition, ou du moins la respectait.

L'Assomption et fêtes mariales



Le 15 août, la procession aux flambeaux de la fête de l'Assomption avait lieu à la tombée de la nuit. Chacun portait un cierge. Nous aimions beaucoup déambuler dans les rues avec nos lumières. Les soeurs garde-malades surveillaient les garnements qui penchaient leurs cierges afin que le protège-flamme de papier imprimé brûle et les transforme en torches..
Je ne me souviens plus du trajet.





Le « chapelet »
Si le mois de mars était consacré à St Joseph,
celui de mai l'était à la Ste Vierge.
Après la classe, nous allions chaque soir « au chapelet du Maiandàcht» réciter les 50 « Je vous salue Marie » ponctués de « Notre père ».

On peut aussi citer les pèlerinages « hommes » et « femmes » (séparés!) à **Thierenbach.**



Les habitants allaient en train à Soultz puis marchaient jusqu'à la basilique. (8 km)
Des marchands installés dans des baraques près de l'église vendaient des objets religieux.
Mais les garçons étaient bien plus intéressés par les marchands du Temple où ils se procuraient les « bagues aspergeuses d'eau » pour embêter les filles à leur retour.
Plus âgés, des jeunes gens y allaient à vélo.

Au jardin



La majorité des Richwillerois avaient la chance de posséder un jardin ou d'y avoir accès.

Bien qu'ils soient très bien tenus et fleuris, l'heure n'était guère au gazon d'un jardin d'agrément, mais à la culture indispensable à l'alimentation des familles.

Hommes et femmes y puisaient par leur travail fruits et légumes mangés frais ou en conserves.

Les saisons amenaient chacune leur lot de travaux: entretien, préparation des sols, plantation ou ensemencement, récolte, stockage… On y passait beaucoup de temps.



Les saisons étaient plus marquées qu'aujourd'hui et les écarts de températures importants. Je me souviens d'épisodes de bise glaciale ou de foehn brûlant. La neige était abondante.
Le printemps était une saison particulièrement sensible pour les arbres fruitiers: allaient-ils encore geler? Allait-on avoir des fruits?
Dans les jardins, des feux de tous genres (foin humide et même pneus) étaient allumés sous les arbres avant le lever du jour.



De 1945 à 2015, Mr Ganter a tenu un cahier de relevés journaliers de températures au jardin. Une vraie passion, qu'il a d'ailleurs partagée avec ses élèves.

Avant 1960, **le jardin scolaire** des grands garçons était une véritable institution. Thermomètre minima-maxima, pluviomètre, baromètre n'avaient plus de secrets pour eux.









A la maison, la cueillette ou ramassage ne nous plaisait guère... Surtout la cueillette de feuilles de tétragone: un cageot par enfant !

Par contre, j'aimais regarder mon père préparer les plates-bandes séparées de petits chemins qu'il formait en martelant le sol avec ses grosses chaussures. Dans des petits trous je plaçais des petits pois.

Pas un fruit n'était oublié et laissé aux merles lors de la cueillette des cerises!
Les pruniers étaient secoués et toute la famille embauchée pour ramasser les quetsches et mirabelles. Les fruits devaient être soigneusement triés : Les plus beaux pour les conserves à stériliser, les fruits sains mais moins beaux pour la confiture, ceux qui étaient sains mais piqués par les guêpes pour le tonneau à eau-de-vie et enfin le reste, taché d'auréoles bleues pour le compost. Rien n'était perdu.



Il fallait dénoyauter des montagnes de mirabelles ou quetsches sur la table de la cuisine, cueillir les grappes de groseilles, éplucher les coings...
Maman a fait jusqu'à 100Kg de confiture par an ! Miam miam miam les « kerscha-kiarla »



Pour moi, le nettoyage des fraisiers était une telle corvée que mon plus beau cadeau d'anniversaire destiné à mes parents consistait en un bout de papier enrubanné sur lequel je marquais en soupirant « bon pour nettoyer les fraises ».

En hiver, certains légumes comme les poireaux restaient en terre. D'autres, (carottes, betteraves, navets, céleris-raves) étaient conservées au garage dans des bac remplis de sable.



Le jardin permettait aussi la discussion et l'entraide entre voisins, sans doute le plus agréable aspect de cette activité.

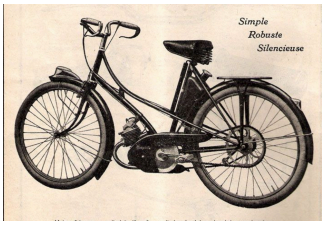
Sortir de Richwiller

Que ce soit pour faire des commissions, aller à l'école, rendre visite à la famille ou pour le plaisir d'une promenade ou d'un voyage, nous utilisions tous des moyens de transport , seul ou avec des adultes.

1) Dans le village et ses environs

Inutile de les nommer, ils sont mythiques!





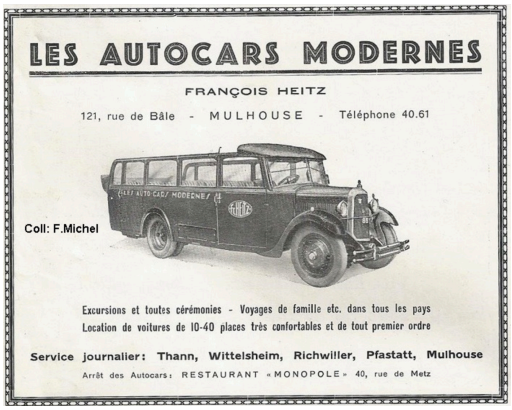




2) Aller faire ses commissions en ville

Les Richwillerois du cru attendaient « sur le car » aux différents arrêts pour prendre le « Heitz » ou le « Citroën ». Je me souviens en particulier du chauffeur en blouse bleue et de sa machine à distribuer les tickets. (Les 2 illustrations ci-après sont antérieures à 1960)





Je pense avoir connu ceux-ci:







On pouvait aussi marcher jusqu'à Pfastatt et prendre le trolley.

« Deux kilomètre à pieds
Ça use, ça use… » 🎶

Autre alternative: Traverser la forêt du Nonnenbruch jusqu'à Lutterbach et prendre le tram (jusqu'en 1954. Ensuite, un bus).



Terminus de la ligne 1 à Lutterbach. Les voies étaient posées en accotement. Au fond, une série de remorques garées en attente de l'heure de pointe.

Enfin, si l'on habitait près de la gare, il était possible de prendre le « Bummelzug » via Lutterbach.



La gare était quand même plus accueillante que sur cette photo !

Voir aussi l'article « Rien à déclarer? » pour les courses en Suisse.

3) Aller en classe

Un embryon de collège n'étant crée qu'en 1961 à Pfasttat (1 classe de 6ème), il fallait donc avant cette date trouver un moyen de transport pour se rendre à Mulhouse afin de rejoindre un collège ou un lycée. En sens inverse, des jeunes devaient se rendre à l'école des mines de Pulversheim.

Les élèves prenaient les lignes **Heitz** ou **Citroën** pour Mulhouse, mais les enfants de mineurs avaient droit gratuitement au fameux **car des mines** gris.

Celui-ci partait du dépôt d'Amélie I jusqu'au dernier arrêt d'embarquement à l'église Ste Catherine. Il était bondé.

Les jeunes s'entassaient littéralement tandis que le conducteur hurlait « Ja drucka Den !!! » repris en choeur par les lycéens! Ce car desservait d'abord le lycée Lambert puis faisait sa tournée pour terminer au lycée de jeunes filles. Le chauffeur roulait très très vite…

4) En voyage

Avant 1960, les voitures étaient peu nombreuses (voir le test en fin d'article) . Les familles prenaient volontiers le train pour aller s'aérer dans les vallées vosgiennes ou le Sundgau, ou rendre visite à leur famille un peu plus éloignée.

Je me souviens être montée dans un train particulier pour aller à Strasbourg avec ma grand-mère. La portière de chaque compartiment donnait sur le quai!



Il est difficile de se rappeler l'aspect des trains autour de 1960, certaines lignes étant électrifiées et d'autres non.





1960: Le petit train interlude à l'honneur par l'ORTF

Quelques mots sur une excursion scolaire

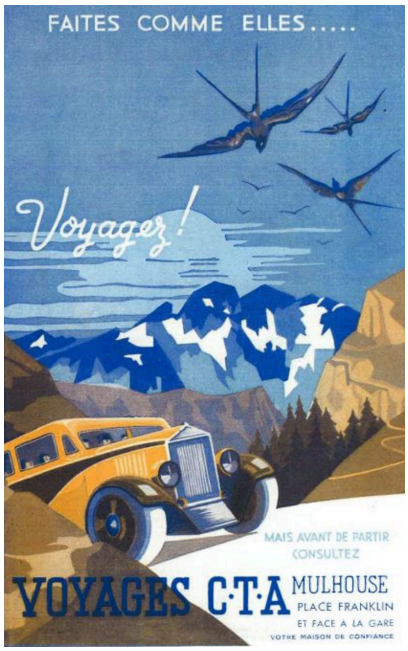
Un souvenir: j'avais été emmenée au voyage à Chamonix (vers 1958?). Nous avions pris le dernier trolley à Pfastatt puis le train à vapeur de 0h13 à Mulhouse. Les fenêtres des compartiments descendues, les élèves se penchaient au dehors et recevaient fumée, gouttes d'huile et escarbilles de charbon dans la figure.



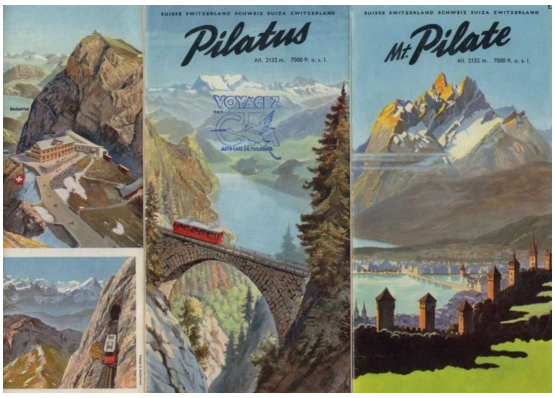
Aux garçons de raconter ces voyages en train…







Enfin, pour terminer ces séquences « flash » sur les moyens de transport, signalons les grands voyages en bus vers l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, qui commençaient à tenter les habitants.



Un petit test pour finir 😊















QUI SUIS-JE?















Conclusion

Avec ce texte se termine le tour d'horizon de mes souvenirs.
Il avait uniquement pour but de retrouver des sensations, des flashes, des anecdotes et non de décrire des faits avérés dans leur vérité « historique ».

Je ne suis absolument pas adepte du « c'était mieux avant ». Les gens n'étaient ni meilleurs ni plus mauvais qu'aujourd'hui.
Vers 1960, Richwiller était une commune rurale, attachée à son église et ses traditions, marquée aussi par l'exploration de la potasse.
La page est tournée mais non oubliée.

Vive l'avenir et vive la jeunesse à qui j'aimerais dédier ce fascicule.

Je voudrais remercier mes frères qui ont pu m'aider à reboucher quelques petits trous de mémoire, les auteurs du très beau livre « Richwiller d'hier à aujourd'hui », Monsieur Jean Marc Munch pour sa disponibilité et son enthousiasme et enfin Jean, mon « comité de lecture ».

Mars 2023